

ZOOM sur la rentrée

Stéphane Baillargeon

AUTOMNE : saison où les feuilles se ramassent à la pelle. Cette année, les éditeurs ont dévasté des bouts de forêt pour une rentrée littéraire plutôt sage, prévisible même, à une ou deux exceptions près, ici comme ailleurs. Côté contenant, les grands éditeurs québécois (Boréal, Québec-Amérique, Hexagone et VLB) annoncent une tournée à peine moins fournie que l'année dernière. Côté contenu, le merveilleux monde de l'édition est toujours aussi fort en thèmes : après le bicentenaire de la Révolution française en 1989, l'année Mozart en 1991, le voyage de Colomb et la fondation de Montréal cette année, la crise politico-constitutionnelle offre maintenant un prétexte tout trouvé pour justifier un déluge de parutions, souvent jusqu'à plus soif.

Pierre Bourgeault, grand zélateur de la cause nationaliste, signe un pamphlet de plus intitulé *Le grand Bluff* (VLB), et en novembre, un premier roman, *Le Départ de Jérôme* suivi d'un recueil de maximes (Stanké). Gaston Miron et Andrée Ferretti proposent une anthologie, *Les Grands textes indépendantistes* (Hexagone). Juste avant le référendum pan-canadien, Boréal fera paraître *La Rupture tranquille* de Christian Dufour et *La souveraineté nationale est-elle une notion dépassée ?* de la péquiste Anne Legaré. Chez VLB, on aura droit à une *Histoire du nationalisme québécois* et à un *Bilan du fédéralisme*. On annonce aussi *Écrits et entretiens I — Parti pris pour un Québec*, une collection de textes du député-poète Gérard Godin, une biographie de son chef Jacques Parizeau (Les Éditions de l'Homme) par Laurence Richard et un témoignage-fiction de Lorraine Lagacé sur le cas Claude Morin dans *Stratégie* (Stanké).

On observe aussi une prédilection pour les thèmes de l'identité, voire des racines personnelles et collectives. Chez Boréal la question frise l'obsession. Réjane Bougé, animatrice au FM de Radio-Canada et signe *L'Amour cannibale* une histoire d'enfance. Lise Bissonnette, une autre journaliste, a déjà lancé son premier roman *Marie suivait l'été*, l'histoire d'une femme de 20 ans, en Abitibi. Dans *Des mondes peu habités*, Pierre Nepveu, parle de la

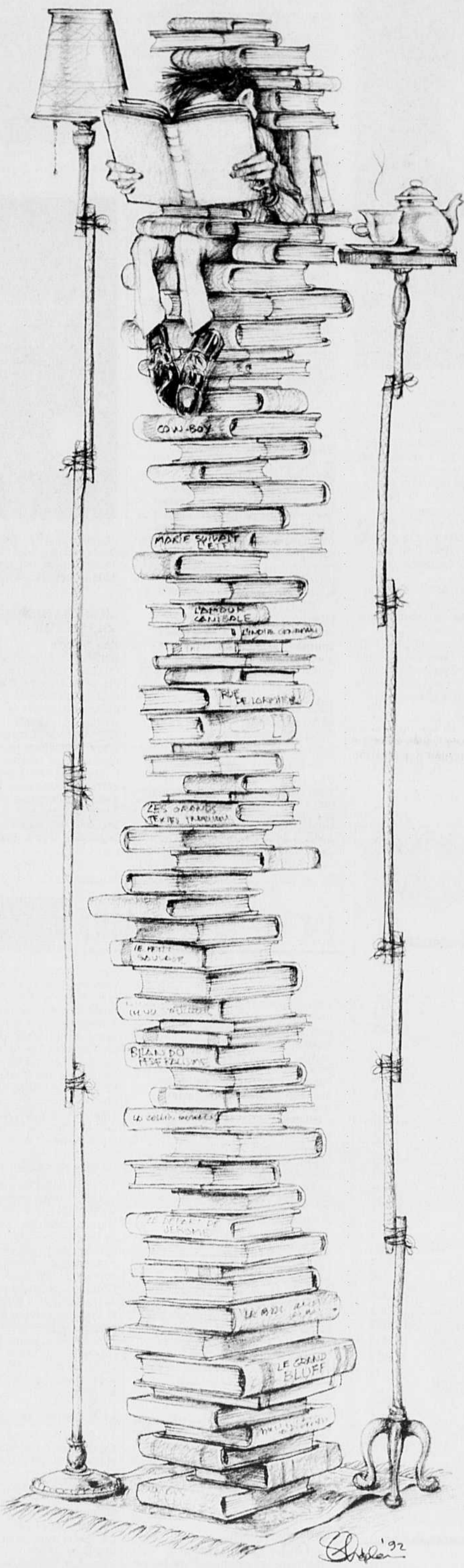
réunion d'un père et de sa fille, après vingt ans de séparation et dans *Le figuier Enchanté*, Marco Micone propose une réflexion sur la douleur de l'immigration. Chez VLB, en novembre, Dany Laferrière passe de l'enfance à l'adolescence et de *L'Odeur du café au Goût des jeunes filles*. Mentionnons encore, un récit autobiographique de Claude Jassin, *Comme un fou* (Hexagone) et le quatrième tome de *Ma vie comme rivière* de Simonne Monet-Chartrand (Remue-Ménage).

La rentrée de l'automne vit aussi des derniers soubresauts de 1642. On a déjà droit à *Montréal est une ville de poèmes vous savez* (Hexagone), une anthologie de 110 textes colligés par Claude Beausoleil. On lancera bientôt *Montréal imaginaire* (Fides), sous la direction de Pierre Nepveu et Gilles Marcotte et des *Nouvelles de Montréal* (Hexagone), un recueil signé par Jean-François Chassay, André Major et plusieurs autres.

Les conséquences de la découverte de l'Amérique et de ses autochtones marquent encore davantage. *Guanahani* (Boréal), le second roman de Louis Lefebvre, parle d'un Amérindien traîné dans l'Espagne de Ferdinand et d'Isabelle, au temps de Christophe Colomb. Louis Hamelin, auteur de *Ces spectacles agités*, arrive avec *Cow-boy* (XYZ), un des titres les plus attendus, l'histoire d'un Indien assassiné. Dans *L'eau Blanche* (Québec-Amérique) de Noël Audet, un autre cowboy, ingénieur de son métier, enquiquine les Cris avec son projet de harnacher une rivière. Le même éditeur publie *Le Retour de Sawinne*, de Roger Fournier, réalisateur de la bande des six, qui transpose l'histoire d'Oedipe chez les Amérindiens. En novembre, *L'Indien Généreux* (Boréal), rappellera ce que le monde doit aux Amérindiens. L'Hexagone rééditera même *Des Sauvages* de Samuel de Champlain. L'Amérique rouge, depuis l'été indien, ne cesse d'être à la mode.

Et puis un tas d'inclassables, naturellement. Deux biographies, celle d'une femme exceptionnelle, *Judith Jassin* (Boréal) de Colette Beauchamp, et celle d'un homme d'action, « Ti-Louis » Laberge, ancien président de la FTQ, par Louis Fournier, *Le syndicalisme, c'est l'histoire de ma vie*. Des recueils de poésie à l'Hexagone, *Le dernier nom de la terre*, du prolifique Gilbert Langevin, *Commencements* de Fernand Ouellette, et *Le Phénix de neige*, de Michel Garneau, poète silencieux

Voir page D-4 : Zoom



Antonine Maillet

PHOTO JACQUES NADEAU

ANTONINE MAILLET Lettre d'une religieuse acadienne

Véronique Robert

« Excusez le désordre », prévient Antonine Maillet en faisant passer au salon la journaliste mère de famille qui, justement, s'extasiait intérieurement sur l'ordre et la beauté des lieux. « Je n'ai pas eu le temps de souffler depuis mon retour ! » Retour d'Acadie, bien sûr, où Antonine Maillet passe tous ses étés. Habituellement, elle s'y repose; dans son « phare », la belle maison toute blanche qu'elle a fait construire au bord de la mer en 1976. Elle l'appelle son « phare » à cause de la partie centrale vitrée et surélevée où elle n'a qu'à lever les yeux de sa table de travail pour apercevoir l'horizon au bout de la mer.

Mais cet été, en Acadie non plus elle n'a pas beaucoup soufflé. Il y a d'abord eu l'inauguration du Pays de la Sagouine. « Un projet touristique

devenu un projet culturel », dit-elle, précisant que cela n'a rien à voir avec le Village acadien de Caraquet, qui est une reconstitution historique. « Ici, on a bâti au contraire l'univers imaginaire de la Sagouine ». Dans une île déserte de la baie de Bouctouche, l'architecte Elide Albert — l'auteur de son « phare » — a construit la maison de la Sagouine (d'où l'on voit la maison natale de l'écrivain), le hangar de Gapi, la maison de la sainte, le phare... Tout y est. Des animateurs y présentent les personnages, et Viola Léger, fidèle au poste après 20 ans de Sagouine, y joue tous les jours des extraits de sa plus célèbre incarnation.

« J'ai été éblouie, dit Antonine Maillet. Le Village va au-delà de mes espérances ». Pas les journaux francophones du Québec cependant, qui n'en ont soufflé mot. Elle a du mal à cacher son amertume. « Pourtant le *Globe and Mail* y a consacré deux

pages ! »

Elle a eu de quoi se consoler. Ce fut l'été des monuments élevés à ses personnages : le 26 août dernier, on lançait son dernier roman, *Les confessions de Jeanne de Valois*, au Pavillon Jeanne-de-Valois de l'Université de Moncton, « ainsi baptisé pour les mêmes raisons qui m'ont fait écrire le livre ».

Car Jeanne de Valois existe, et sous ce nom. Cette religieuse, ex-général de la Congrégation Notre-Dame d'Acadie, a bel et bien 93 ans, comme l'héroïne d'Antonine Maillet. Comme la mère Jeanne du roman, elle est asthmatique — une crise d'asthme l'a empêchée d'assister au lancement, mais toute sa communauté y était. Elle avait appris quatre jours plus tôt que son ancienne élève de littérature publiait son « autobiographie ».

Voir page D-4 : Maillet

LE GÉNOME
humain

Sous la direction de Marcel J. MÉLANÇON et Raymond D. LAMBERT
Le génome humain
Une responsabilité scientifique et sociale

Dix-huit spécialistes (génétiens, philosophes, juristes, sociologues et communicateurs) discutent des enjeux du projet international HUGO (Human Genome Organization). La controverse s'articule autour des retombées scientifiques incalculables et, par ailleurs, des risques de récupération de ces connaissances à des fins non médicales.

xxii-184 pages, 24,95\$

Cité universitaire
Sainte-Foy, Québec
Canada G1K 7P4
Tél. (418) 656 5106
Télééc. (418) 656 3476

UN LIVRE
À DÉCOUVRIR...

En vente
chez votre libraire ou chez l'éditeur
**LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL**

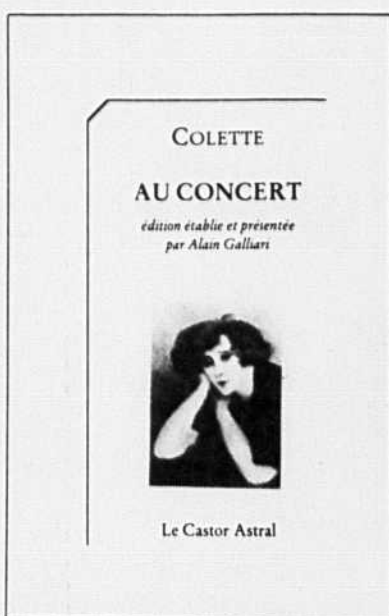
De la confusion des genres



Odile Tremblay
Entre les lignes

PEU d'écrivains furent aussi versatiles que Colette, elle qui, à l'instar de son ami Cocteau, refusait de s'installer dans un style, un rôle ou une image, qui se partagea entre la littérature, la danse, le cabaret, le jardinage, qui vendit des produits de beauté, qui fut également à ses heures, il n'y a pas de sot métier, dit-on... critique. De musique notamment, pour un quotidien parisien à la mode, le *Gil Blas*, fonction qu'elle partageait en 1903 avec nul autre que Claude Debussy, qui lui, se réservait les commentaires savants, alors que Colette dans ses *Claudine au concert* s'amusa à mêler allègrement tous les genres.

Ces 23 chroniques, pour la première fois réunies aujourd'hui, chez Castor Astral, sont tout à la fois des tribunes d'humeurs, des croquis de la faune parisienne, des appréciations musicales enfin. Heureux mélanges, puisqu'ils



laissent Colette libre d'effectuer du Colette, et qu'après tout, c'est ce qu'elle sait faire le mieux.

Elle a trente ans, et à force d'écrire pour le compte de son mari Willy la série des *Claudine*, Colette a acquis la maîtrise de son écriture. Cet art déjà consommé doublé d'une fraîcheur descriptive, elle le met au service du *Gil Blas*. Une chose est certaine, quoiqu'écrivain elle-même, donc menacée (même sous le nom de Willy) par les commentaires négatifs, elle prend sa fonction de critique fort au sérieux, lui reconnaît un rôle indispensable de chien de garde. Elle savait bien cette Colette-là que vouloir museler la critique, c'est accepter d'ouvrir la porte à la médiocrité, à l'à-peu-près, de perdre ses vigiles qui appellent les créateurs à l'excellence. Du reste, dans sa propre production littéraire, forte de son talent, elle était capable de tenir tête à tous les critiques du monde. Vigile, Colette le sera donc elle-même. Et debout encore.

« J'apporterai, du moins, à cette critique à côté (très à côté) la bonne foi et la mauvaise éducation qui m'ont déjà fait tant d'ennemis dont j'espère bien qu'un jour cassira le tas. Devant une vaste cantatrice cosmopolite ou une symphonie surengorgée, crevant de belles intentions pas réalisées, je décréterai, avec la belle sérénité des vrais instinctifs : c'est de la trippaille ».

Colette aimait et connaissait la musique. « Si j'avais composé avant d'écrire, j'aurais pris en dédain ce que je fais depuis quarante ans, devait-elle confier plus tard dans *Mes apprentissages*. Car le mot est



Colette

rebattu, et l'arabesque de musique éternellement vierge.

Cette familiarité avec le plus éthéré des arts lui autorise les exécutions lapidaires qu'elle sert encore chaudes à ses lecteurs : « Salle Humbert de Romans, la vicomtesse de Trédern a chanté *Eve* de son mieux. Ce mieux est l'ennemi du bien. » devant une page de Wagner, Colette pointe une clarinette molle, accuse le hautbois « joliet et timide, oiseau peureux et sans accent ». Ailleurs, elle sort ses violons, devient lyrique : « sa voix somptueuse aux larges ondes, émeut physiquement comme le toucher d'un profond velours ».

Le charme de ces chroniques tient à la vie qui circule en elles comme le sang dans une veine. Colette excelle à camper les ridicules d'un pianiste ou d'une diva, à traduire l'effervescence d'une salle élégante qui échange les malveillances d'une loge à l'autre, se visite, s'observe, à défaut d'écouter le concert. La chroniqueuse affiche un côté vadrouilleuse et potinière façon belle

époque qui rit d'une aigrette, admire une robe ou la courbe d'un nez, répète un ragot, note qui parmi les têtes du Tout-Paris dit ou fait quoi. Ces descriptions sont entrecoupées de retours en arrière, assaisonnées de souvenirs d'enfance, évocations d'un paysage disparu, sur fond d'humeurs, de critiques et des portraits croqués sur le vif de Fauré, de Strauss et d'Indy. Comme quoi les meilleures chroniques fleurissent toujours dans la confusion des genres.

« ... Au concert, hélas ! quand le printemps éclate comme une cosse mûre, quand passe au-dessus de nos têtes tant de splendeurs indifférentes, tant de lumière cruelle aux laideurs humaines, quand vogue là-haut un ciel si léger et si lointain, qu'arrêtée dans la rue, le cou levé, je me dis : Comme il doit faire bon, dehors ! ... » ☆☆☆

Au concert, Colette, édition établie et présentée par Alain Galliani, Paris, Le Castor Astral, 155 pages.

LA RENTRÉE AUX ÉDITIONS TROIS

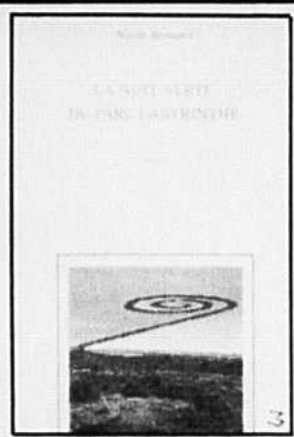
3

Sylvie Tremblay



Chansons illustrées
16,95 \$ — 109 pages

Nicole Brossard



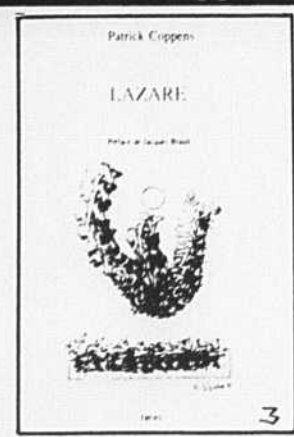
Fictions
16,95 \$ — 64 pages

Anne-Marie Alonzo



Un conte
19,95 \$ — 109 pages

Patrick Coppens



Préface de Jacques Brault
16,95 \$ — 104 pages

en vente chez votre libraire
dès le 20 septembre
Diffusion Prologue



ÉCRITS DES FORGES POÉSIE

1497, Lavolette, C.P. 335, Trois-Rivières (Québec) G9A 5G4
Téléphone: (819) 379-9813 — Télécopieur: (819) 376-0774

NOUVEAUTÉS

AFOUTOU J.-M.-A.
BEAUSOLEIL CLAUDE
BOISVERT YVES
CADET MAURICE
DE CORNIÈRE FRANÇOIS

Certitudes 12,00\$
Fureur de Mexico 12,00\$
Voleurs de cause 10,00\$
Itinéraires d'un enchantement 10,00\$
Tout cela 12,00\$

COLLECTIF
DESGENT JEAN-MARC
DORION HÉLÈNE
DOYON PAULE
FRANCOEUR LUCIEN
GAUTHIER JACQUES
GUILLEVIC
JEAN HONORÉ
KURAPPEL ALBERTO
LABRIE CHANTAL
LAMBERSY WERNER
LÉGER DYANE
LE GOUIC GÉRARD
LEMIEUX GILLES
MIJANGO MÁRMOL J. R.
MESSAGIER MATTHIEU
MONGRAIN SERGE
MOORHEAD ANDREA
NELLIGAN ÉMILE
PONTBRIAND JEAN-N.
POZIER BERNARD et
VENAILLE FRANCK
ROY BRUNO
ROYER JEAN
SAÏD AMINA
THIBODEAU SERGE P.
VENAILLE FRANCK
VILLAUURUTIA XAVIER

(PRIX APOLLINAIRE - 1992)
Gatineau Lapointe tout simplement 10,00\$
On croit trop que rien ne meurt 10,00\$
Les corridors du temps (réimp.) 8,00\$
48 poses 10,00\$
Exit pour nomades (réimp.) 10,00\$
La joie blessée 10,00\$
Elles 12,00\$
Aria 10,00\$
Berri-Uqam 10,00\$
L'air des voyages 10,00\$
Volto subito 12,00\$
Les anges en transit 10,00\$
Trois poèmes pour trois âges... 12,00\$
Eau lourde 10,00\$
Des traces de pleurs et de chants 10,00\$
Une rêverie objective 12,00\$
Le calcul des heures 10,00\$
Le silence nous entoure 12,00\$
Le récit des anges 10,00\$
Il était une voix... 12,00\$
Lèvres urbaines # 22 6,00\$
Peuple d'occasion 10,00\$
Le lien de la terre 10,00\$
Nul autre lieu 12,00\$
Le passage des glaces 10,00\$
Le sultan d'Istamboul 15,00\$
Nostalgie de la mort 10,00\$
(Traduction Claude Beausoleil)

LA JEUNE POÉSIE

DUREPOS FERNAND
HUOT JEAN-SÉBASTIEN
MONETTE HÉLÈNE
PLEAU MICHEL

Mémoires d'un tueur de temps 10,00\$
Chasseur de primes 10,00\$
Le diable est aux vaches 10,00\$
Le corps tombe plus tard 10,00\$
(PRIX DE POÉSIE OCTAVE-CRÉMAZIE-1992)

LA POÉSIE CASSETTE ET LE POÈME-AFFICHE

BEAUSOLEIL CLAUDE
BROSSARD NICOLE
CHAMBERLAND PAUL
DAOUST JEAN-PAUL
KURAPPEL ALBERTO
MICONNE MARCO
MIRON GASTON
POZIER BERNARD

Ville concrète (cassette audio) 10,00\$
Amantes (cassette audio) 10,00\$
Lointaine terre d'amour (cassette audio) 15,00\$
Les cendres bleues (cassette audio) 15,00\$
Confidential/Urgent (cassette audio) 10,00\$
Speak what (affiche) 5,00\$
La marche à l'amour (cassette audio) 15,00\$
Le cent unième poème (affiche) 5,00\$

LA VITRINE DU LIVRE

LA BIBLIOTHEQUE IDÉALE

Albin Michel/996 pages
Une édition revue et corrigée de ce guide amical, présenté par Bernard Pivrot. L'objectif : lister en un seul volume de poche et 49 chapitres bien tassés l'essentiel de ce qui s'est écrit d'Homère à Michel Tremblay. Des conseils progressifs de lecture, un peu sur le modèle des poupées russes emboîtées. D'abord une sélection commentée de dix ouvrages de base, gonflée ensuite à 25, puis à 49, le cinquantième choix étant laissé à chacun. Au total, plus de 4000 titres qui réparent quelques oublis de la première édition de 1988.

LE DICTIONNAIRE ESSENTIEL

Hachette/2016 pages
Un dico de plus. En fait le «Dictionnaire Essentiel Hachette» est une version illustrée du «Dictionnaire de notre temps», publié en 1988. C'est aussi un dictionnaire encyclopédique, qui, par définition, regroupe les noms communs et les noms propres : Brian Mulroney, «homme politique canadien», se retrouve entre mulot, «Rat des bois et des champs aux grandes oreilles» et Multan, «ville du Pakistan». 125 000 entrées, 70 000 exemples et locutions, 3000 illustrations dont 285 cartes, presque toutes en couleur, souvent petites, mais d'une qualité exceptionnelle. En prime, une couverture molle qui facilite la consultation.

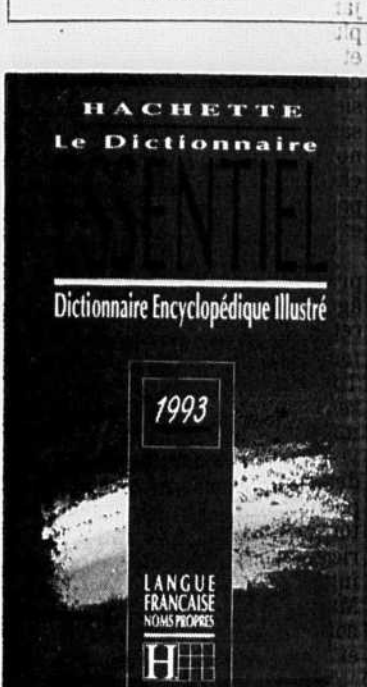
LA COLLECTION : TABLEAU INAUGURAL

Musée d'art contemporain de Montréal/591 pages
Le catalogue d'une des deux expositions d'ouverture du nouvel édifice du Musée au centre-ville. Les conservateurs ont retenu environ 10% des 3200 œuvres de la collection permanente de l'institution et les ont regroupées autour de quinze corpus distincts. Des introductions instructives, de belles reproductions et d'importantes notices biographiques sur les artistes constituent un panorama assez complet de l'activité artistique québécoise depuis 1939 et de certaines tendances internationales.

LES ÎLES-DE-LA-MADELEINE:

TERRE DE SABLES
George Fischer, Nimbus/88 pages
Les photos d'un amoureux des Îles, un passionné de voyage né en Hongrie, domicilié en Ontario, mais qui a trouvé là son lieu de prédilection. En 10 ans, George Fischer a pris 3000 clichés et en a retenus 88 qui témoignent de l'extraordinaire beauté de ces

ENCYCLOPÉDIES D'AUJOURD'HUI



payages marins : des kilomètres de dunes vierges, des collines habillées de vert tendre, une mer endormie, dans le berceau des lagunes.

CHRISTIANISME ET SOCIALISME

Paul Tillich
Cerf-Labor-Fides-PUL/546 pages
Ce deuxième volume de la collection des «Œuvres de Paul Tillich» contient des écrits socialistes allemands publiés de 1919 à 1931, traduits et présentés en français par une équipe de l'Université Laval. Le grand théologien protestant y repense le socialisme en faisant ressortir ses fondements religieux. Il entretient aussi un dialogue fécond avec les théoriciens de la fameuse École de Francfort. Encore à venir : les écrits anti-nazis et les œuvres de la période d'exil, aux États-Unis.

LA VIE LITTÉRAIRE

Stéphane Ballargeon

LES ÉCRIVAINS en herbe qui désirent soumettre leur manuscrit pour un des trois prix décernés par le Mouvement des Caisses Populaires doivent le faire avant le 31 octobre prochain. Le prix Robert-Cliche est l'un des plus convoités au Québec pour un premier roman. Le prix Adrienne-Choquette souligne l'excellence d'un recueil inédit de nouvelles et le prix Octave-Crémazie récompense un premier recueil de poésie. On se renseigne au (418) 682-5420. Les lauréats seront dévoilés lors du prochain Salon du livre de Québec en avril 1993.

A l'écrivain qui a changé ma vie

MERCREDI le 16 septembre, l'animatrice Claire Lamarche lancera un concours littéraire destiné aux jeunes de moins de 25 ans. Les participants seront invités à écrire une lettre d'environ une page à l'écrivain qui a le plus marqué leurs courtes vies de lecteurs. Les tendres et affectueuses missives seront publiées chez LaCombe, en avril, et certains des quelque 80 gagnants seront invités à l'émission de Mme Lamarche à Télé-Métropole. L'idée de cette entreprise épistolaire rétroactive est venue de France, précisément de Gallimard, qui a publié au début de l'année un magnifique recueil intitulé *Lettre à l'écrivain qui a changé ma vie...* (coll. Page Blanche).

Livrofolle... pour les jeunes

LA TÉLÉ refait une place à la littérature cet automne. Pendant que Gaston L'Heureux cause livres aux grands à l'émission *Millefeuilles* de Radio-Canada, Canal-Famille propose *Livrofolle*. Animée par la jeune Fanny Lauzier et le comédien

Vincent Bilodeau, la série de 26 épisodes de 30 minutes chacun veut encourager la lecture chez les jeunes de 9 à 12 ans. Le premier épisode avait pour thème l'amitié, le prochain parlera d'argent. La formule veut que des personnalités viennent discuter du sujet et que des comédiens jouent un extrait d'une classique de la littérature mondiale, dans ce cas, naturellement, de *L'Avare* de Molière. *Livrofolle* est diffusé le lundi à 17h00 et en reprise à la même heure le vendredi.

La fête de la bd

LES BÉDÉISTES européens Cregg (Achille Talon), Walthéry (Natacha), Wasterlain (Dr. Poche) et Blanc-Dumont (Jonathan Cartland) seront de la deuxième édition de la Symphonie de la Bande Dessinée Francophone, qui aura lieu du 5 au 10 octobre au Mail Champlain de Brossard. Leurs collègues québécois Al Daniel, Mario Malouin, Paul Roux et Prouche y seront également pour rencontrer leur fans et dédicacer des albums. Aussi au programme : une exposition sur Edgar P. Jacobs (Blake et Mortimer) et des spectacles de la Fanfare du Petit Moulinsart.

Lise Gauvin, lauréate

LE PRIX des Arcades de Bologne a été décerné à Lise Gauvin pour son recueil de nouvelles *Fugitives* (Boréal). Ce prix conçu en 1989 par l'Université de Bologne et son Centro Studi Quebecchese, est décerné annuellement pour récompenser une œuvre littéraire écrite en français par un écrivain canadien au cours des deux années précédentes. Il s'agit d'une récompense uniquement et entièrement honorifique. Les deux premiers lauréats étaient Michel Michaud pour *Coyote* (VLB) et Jean-Éthier Blais pour *Fragments d'une enfance* (Leméac). *Fugitives* rassemble vingt nouvelles « sur l'étrange et fascinant jeu des rapports humains ».

LE PETIT SALON
Vieux papiers & objets d'écriture
Sam. et dim. 26 et 27 sept. 1992
de 10h à 18h à l'ESPACE
IEGOR DE SAINT-HIPPOLYTE
514-441-4421, 441-4421
1711, 1711, 1711

CARON LIBRAIRE
LA OÙ VOUS RISQUEZ LE PLUS DE TROUVER
plus de 100 000 titres
sur tous les sujets
1246 rue St-Denis

ROCH CARRIER À l'âge des relectures

Marie-Claire Girard

DE L'EAU a coulé sous les ponts entre la publication de *Fin* (aux éditions Stanké) et celles de *La guerre Yes Sir* et du *Deux millième étage*. Trente années plus précisément au cours desquelles Roch Carrier a continué d'apprendre, de perfectionner son métier, de lire le livre du monde.

Fin raconte l'histoire de Victor Joyeux, ingénieur spécialisé dans le béton, qui rédige son testament et se laisse emporter par l'écriture, effectuant un retour sur sa vie en s'adressant aux enfants qu'il a eus de femmes différentes. « L'expérience de la paternité est certainement la plus belle et la plus importante que j'ai jamais vécue », raconte Roch Carrier, plus que l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. On ne sait jamais si cette expérience est ratée ou réussie, elle se poursuit et s'approfondit sans cesse. Parfois heureuse, parfois non. Le personnage de Victor s'y cherche. Ses interrogations ne sont pas les miennes, mais je sais qu'elles existent. »

Victor traverse le siècle. Il passe pratiquement d'un certain Moyen Âge à la science-fiction, de la charrue tirée par les boeufs à l'ordinateur, et il est secoué par ces séismes. Tout en traversant ces extraordinaires changements, il mord dans la vie malgré une certaine douleur de vivre, se sentant déraciné et cherchant des repères. C'est peut-être bien pour ça que Victor affectionne le béton. Perdant pied dans un monde où rien n'est solide, il décide de devenir ingénieur en béton pré-contraint. Mais à son grand désarroi, le béton non plus n'est pas à l'abri des failles et des fissures.

Victor est aussi quelqu'un qui a connu la poésie. Y revenant à la fin de sa vie, il abandonne ses illusions : en cours de route quelque chose s'est perdu. Mais l'écriture le sauve. Croquant ne rédiger que quelques lignes pour son testament, il sera emporté par les mots, saisi par la liberté de l'écriture. Et ce qui au départ devait être aussi court et aride qu'un rapport d'ingénieur deviendra livre.

« L'écriture est une action magique, souligne Roch Carrier, elle remplace peut-être la prière. Elle permet de voyager dans le temps, de voir d'autres vies, de découvrir une mémoire; si on est un peu perdu, l'écriture peut effectivement contribuer à nous sauver. Pour moi, elle constitue une boussole qui indique le sens et la direction de la vie, un peu comme la poésie. »

Le sujet de *Fin* mijotait depuis longtemps dans la tête de Roch Carrier. Un jour, Louis Aragon lui fit remarquer que chaque livre écrit devrait être l'occasion d'apprendre quelque chose. Il y a deux ans, alors que son roman était à peine commencé, Roch Carrier attendait entre deux avions à l'aéroport de Chicago; à côté de lui, un ingénieur en béton pré-contraint gribouillait des formules mathématiques sur un calepin. Dialogues et échanges, donc. L'idée a fait son chemin.

Victor organise d'ailleurs son suicide avec la précision de l'ingénieur. « Et, de dire Carrier, en aimant la vie jusqu'à la dernière minute. Mais peut-être a-t-il trop vécu, peut-être est-il tout simplement las ? Son geste naît sans motivation réelle. Dans la plupart des notes de suicide subsiste toujours une part de mystère, au-delà de l'explication donnée ou des signes avant-coureurs... »

Recteur au Collège militaire de Saint-Jean, Roch Carrier demeure un grand amateur de voyages et de découvertes. Pour lui la planète est un vaste domaine où tout le monde ne vit pas au même siècle en même temps. Et il avoue être à l'âge où il a envie de revoir certains endroits déjà visités, comme le Pakistan et la Corée.

Revoir et relire aussi. Les classiques lus à l'adolescence, comme *Gil Blas* par exemple dans lequel Roch Carrier admire la liberté de l'écriture, ou encore les *Romans* de Tolstoï. Du côté de la littérature québécoise, il juge que les écrivains se trouvent à un moment difficile, quand il faut s'éloigner de la tradition française étroite du roman pour s'inspirer davantage de la littérature de notre continent, américaine et la-

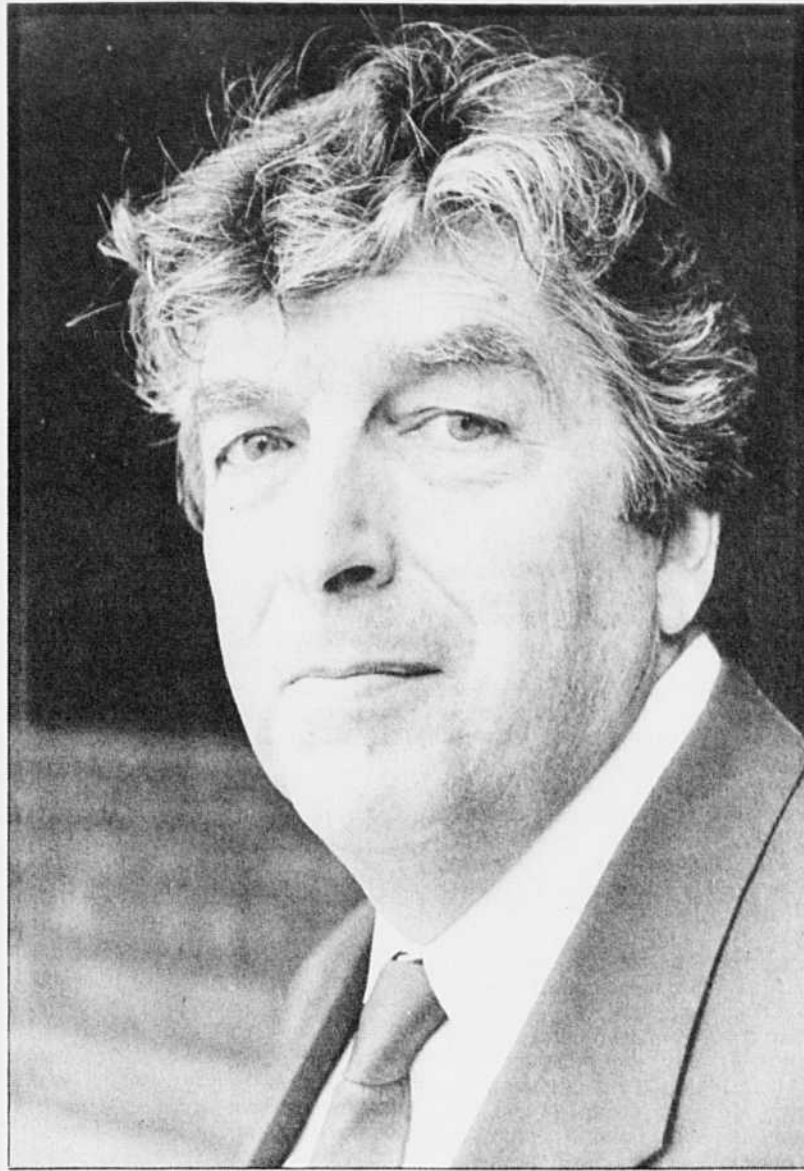


PHOTO NORMAND BLOUIN

Roch Carrier

tino-américaine. Se considérant comme un homme comblé et heureux, Roch Carrier rappelle, par bien des aspects, ce Gil Blas, le héros de Lesage qui, au XVIIIe siècle, traverse une succession d'aventures et apprend à vivre pour accéder finalement à une sorte de sagesse épiciurienne.

« L'écrivain laisse des traces, commente rêveusement l'auteur de *Fin*. Il expose au grand jour ses erreurs et ses réussites et tout le monde peut contempler le sillage de sa démarche. L'écriture est un monde complexe, remplie de contradictions. L'écrivain, lui, tente simplement d'avancer. »

Confession d'un suicidé

FIN
Roch Carrier, éditions Stanké, Montréal, 1992, 144 pages

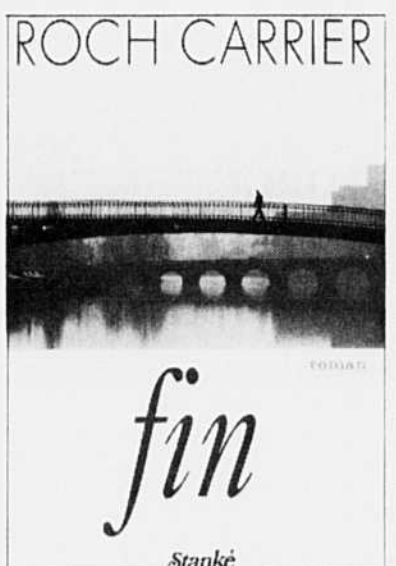
Pierre Salducci

VICTOR JOYEUX veut mourir et choisit de se retirer de la vie. « avant qu'elle ne se retire de lui ». Dès lors, il élabore consciencieusement un suicide qu'il ne nomme jamais, préférant pudiquement parler selon les cas de « Grande Traversée », « Grand Voyage », « Grand Sommeil », « Grande ignorance », « Mise à la retraite définitive », « Éclipse totale », etc. Avant d'accomplir son geste ultime, Victor Joyeux entreprend la rédaction d'une sorte de testament-confession que Roch Carrier nous livre ici sous la forme d'un roman, intitulé : *Fin*. Celui-ci se dit inspiré d'une histoire authentique.

Dans ses confessions, Victor Joyeux se présente tout d'abord sous le désagréable aspect de moralisateur et de donneur de leçons. Évoquant son grand âge (notre person-

nage a dépassé la soixantaine) et parce qu'il a l'impression de connaître la vie, Victor Joyeux ne peut s'empêcher de livrer aux générations futures moult sentences offertes comme autant de vérités générales. Cela donne lieu à des aphorismes gratuits, du genre : « Très tôt nous apprenons que les professeurs ne savent rien », ou « Les hommes se ressemblent mais les femmes sont uniques », ainsi qu'à de soi-disant traits d'esprit du genre : « L'avion n'est qu'un gros autobus sans roues où l'on vous sert du poulet trop cuit », ou encore « Voulez-vous savoir si un homme aime la vie ? Regardez à la hauteur de sa ceinture ». Ça ne vole pas toujours très haut.

Victor Joyeux y va de son point de vue sur le nationalisme (« J'ai atteint l'âge où l'on est convaincu que les choses ne se séparent pas »), sur la sexualité (« Les gens mangent de la même manière qu'ils font l'amour »), sur la confrontation des générations, la religion (« Si Dieu existe, il n'a pas besoin de tous ces prophètes pour parler en Son Nom »), sur les rapports hommes-femmes ou la famine



dans le monde. Et, comme il mélange un peu tout, cela aboutit à des questionnements aussi étranges que : « Si la Charte des droits de la personne me garantit le droit d'exhiber mon zizi sur les boulevards, cela donnera-t-il un morceau de pain

à l'enfant des pays de famine ? ». Bizarre autant qu'étonnant.

Heureusement, là n'est pas l'essentiel du roman. En effet, lorsqu'il quitte ses grandes déclarations et son ton de prophète, Victor Joyeux se révèle alors paradoxalement un homme sensible qui sait évoquer avec émotion ses souvenirs d'enfance, ses rapports avec ses parents, son rôle de père, ou ses aventures amoureuses. C'est d'ailleurs au moment de son autocritique, lorsqu'enfin il paraît plus humble et dému, que son ton se fait le plus juste et qu'il nous touche vraiment, notamment lorsqu'il déclare : « Ton père qui t'a causé tant de mal n'était qu'un pauvre homme qui vivait à tâtons, ne sachant ce qui était bon, ce qui était mal, ce qui était important, ce qui ne l'était pas. (...) Je n'étais qu'un petit bonhomme qui essayait de survivre ». C'est ici assurément que ce court roman (plutôt un récit en fait) trouve sa force maximale, mais il est dommage qu'avant d'en arriver là, Roch Carrier s'égaré d'abord à travers trop de banalités.

L'imaginaire

Réjane Bougé
L'Amour cannibale
roman, 186 p., 18,95\$
en librairie dès mardi

Emmanuel Aquin
Réincarnations
roman, 176 p., 18,95\$

Lise Bissonnette
Marie suivait l'été
roman, 128 p., 15,75\$

Marco Micone
Le Figuier enchanté
128 p., 15,75\$

Louis Lefebvre
Guanahani
roman, 192 p., 18,95\$

Pierre Nepveu
Des mondes peu habités
roman, 192 p., 18,95\$
en librairie dès mardi

Marie Laberge
Quelques adieux
roman, parution mi-octobre

et le réel

Christian Dufour
La Rupture tranquille
essai, 176 p., en librairie dès mardi



Côté, Tardivel, Vaugois
L'Indien généreux
Ce que le monde doit aux Amériques
essai, parution début novembre



Paul-André Linteau
Brève histoire de Montréal
histoire, 168 p., parution début octobre

L'État du monde junior
Encyclopédie géopolitique et économique pour les 12 ans et plus, illustré, 34,95\$
parution mi-octobre

Roberto Perin
Rome et le Canada
essai, parution fin novembre

Anne Legaré
La Souveraineté est-elle dépassée?
essai, parution début octobre

AFÉAS
Vingt-cinq ans d'histoire au féminin
essai, parution fin novembre

Colette Beauchamp
Judith Jasmin
biographie, parution début novembre

François Ricard
La Génération lyrique
essai, parution mi-octobre

Thomas Berger
Une ombre terrible
essai, parution mi-novembre



Yves Lever
L'Analyse filmique
essai, parution mi-octobre

LA GÉNÉRATION Lyrique
Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom

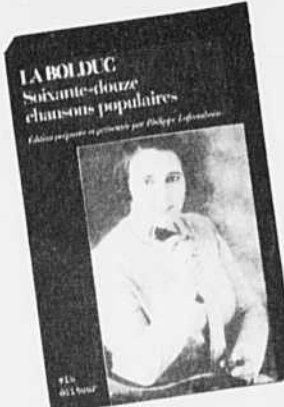
L'État du monde 1993
annuaire économique et géopolitique, 640 p., 22,95\$
parution mi-octobre

Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom



Boréal

Un avant-goût de la rentrée littéraire...



LA BOLDUC SOIXANTE-DOUZE CHANSONS POPULAIRES
édition préparée par Philippe Laframboise
Voici réunies pour la première fois les chansons les plus connues de La Bolduc, notre première chansonnière, celle qui a influencé l'évolution de la chanson au Québec. Un livre fêche pour turluter, chanter et célébrer.
218 pages — 16,95 \$



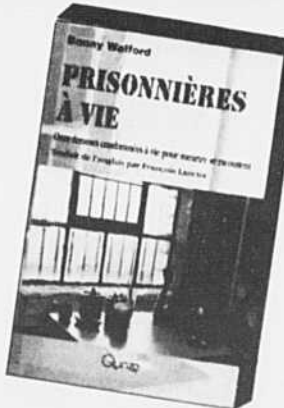
Claude Gauvreau BEAUTÉ BAROQUE
Voici enfin accessible à tous les publics ce roman de Claude Gauvreau, écrit en 1952, après le suicide de la comédienne Muriel Guilbault. Le roman de l'impossible quête, où se confondent le rêve et la réalité, à la manière de certaines oeuvres des Surréalistes. Des textes de l'historien littéraire André-G. Bourassa et de l'écrivain et metteur en scène Jean Salvy complètent ce premier ouvrage de la collection « Claude Gauvreau ».
192 pages — 16,95 \$

Anton Risco HIPPOGRIFFE
Roman fantastique, *Hippogriffe* s'articule autour du thème des transmutations de l'Imaginaire. Une oeuvre riche en évocations littéraires et fertile en rebondissements, écrite par un spécialiste de la littérature fantastique.
320 pages — 24,95 \$



André Smith CAINE À PARIS
Un nouveau roman d'André Smith dans la collection « Cahier noir ». L'histoire d'une riche héritière enlevée à Paris et qu'un privé est chargé d'éclaircir.
182 pages — 12,95 \$

Bonny Walford PRISONNIÈRES À VIE
Cet ouvrage donne à lire le récit tragique de onze femmes condamnées à perpétuité pour meurtre. Un document choc qui jette une lumière nouvelle sur les failles de notre système judiciaire.
128 pages - 12,95 \$



L'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Quinze Éditeur

se rencontrent
au Boréal

Chronique acadienne

LES CONFESSIONS DE JEANNE DE VALOIS

Antonine Maillet
roman, Leméac, 1992, 344 pages.

Jacques Allard

LE VERBE est généreux, l'oeuvre prolifique et l'auteur aussi attachant que reconnu dans le monde francophone. On n'a plus à présenter Antonine Maillet et son monde acadien. Un de ses personnages a même obtenu dans la vie locale et dans la galerie franco-canadienne un statut mythique comparable à celui de Maria Chapdelaine dans l'imaginaire québécois. Il s'agit évidemment de la Sagouine dont le balai symbolisa, dans les années 70, la révolution tranquille des cousins du Nouveau-Brunswick. Sur ces rendez-vous heureux du littéraire et du social, on pourrait aussi rappeler l'épopée de *Pélagie-la-Charette* (prix Goncourt 1979) qui brodait librement sur l'histoire retour acadien.

Ces deux exemples d'une exploitation romanesque réussie d'un fonds qui fait sa marque de commerce permettent peut-être de prendre la mesure du treizième roman de l'auteur, puisque les *Confessions de la mère Jeanne de Valois* se veulent cette fois un hommage plus direct à l'histoire contemporaine d'un peuple sorti du bois et de la mer. Le canevas narratif est fort simple : une religieuse nonagénaire, enseignante de français puis dirigeante de sa communauté prend la plume pour dire au lecteur de l'an 2000 comment l'Acadie du vingtième siècle accéda à l'histoire par l'éducation. Elle mettra un an (en fait neuf mois d'accouchement symbolique) à s'acquitter de sa tâche.

Les repères seront donc ceux de la vie de la congrégation de mère Jeanne dont l'essentielle fondation du collège de Memramcook qui permettra finalement l'émergence même de l'Université de Moncton. Les connaissances de l'histoire de l'éducation française au Nouveau-Brunswick pourront dire le degré de fidélité de la chronique qui donne la vision personnelle de la narratrice, laquelle reste tout de même un personnage de fiction, en dépit de la dédicace que lui fait nommément Antonine Maillet.

Au plan strictement littéraire, on y retrouve la manière enjouée de la conteuse mais avec quelques embar-



ras qui peuvent décevoir l'attente du lecteur. Trop d'astuces courantes s'y retrouvent : le grand âge qui commande les répétitions et les coupures du récit, à l'instar de la vie communautaire elle-même, avec ses règles et ses rivalités interpersonnelles. Il y a aussi le fait que mère Jeanne, elle insiste là-dessus, n'est pas un écrivain. Ces ruses archi-connues n'arrivent pas à passer.

Le récit prend trop de temps à tenir son propos et multiplie les annonces prometteuses de ce qui viendra et qui n'est pas toujours à la hauteur de l'attente. On veut bien que la narratrice ne soit pas écrivain mais ses larges connaissances d'ancienne enseignante de français et de littérature devaient lui permettre plus de concision. En fait, comme on sait, raconter n'est bien souvent qu'un art du détour, mais ici les détours sont trop souvent ennuyeux. Tout se passe aussi comme si la mémorialiste cultivée avait perdu la verve colorée des personnages populaires de l'auteur. Disons là-dessus que si le lecteur n'attend pas, Dieu merci ! des « ta qu'a ouère » à toutes les pages, les ressources langagières locales si chères à l'auteur des *Cordes de bois* (1977) font, chez elle, partie du plaisir de la lecture. Or, tandis qu'on pouvait en trouver trop chez Pélagie, ici elles s'amenuisent. On glanera tout de même : mette (huche), lingards (jeunes enfants), raisonnement, crachat de poule (comme juron), jouquer, empremier, pattes de piroune (d'oie), calouetter (pour

la mimique).

Et puis l'un des problèmes narratifs concerne le destinataire de ces mémoires, qui reste indéterminé dans sa multiplicité : les consœurs, la générale, les lecteurs du futur et finalement Dieu lui-même. La narratrice ne cesse de le chercher alors qu'elle aurait peut-être pu s'aviser que c'est d'abord à elle-même qu'elle parle, au plus près de sa vérité profonde, esquivée. L'authenticité propre de l'écrivaine souffre de la mineur même de sa vie intérieure. Non pas qu'on s'attende nécessairement à une grande ferveur mystique, mais son rapport à Dieu et aux valeurs spirituelles paraît superficiel, comme c'est le cas de toute la congrégation décrite. Cette dernière méritait donc bien de disparaître (comme elle nous le montre) une fois remplie la mission strictement sociale. On est loin de l'émotion qui traverse *Les élus que vous êtes* (1949) du frère Clément Lockquell, de la belle comptine de Gabrielle Poulin (*Cogne la caboche*, 1979) ou encore du témoignage vibrant de Jean-Éthier Blais dans *Le seuil des vingt ans* (1992).

Visiblement, le propos de l'auteur était ailleurs : chanter la glorieuse contribution d'une congrégation religieuse à l'édification du système scolaire francophone du Nouveau-Brunswick, ce qui est parfaitement légitime. Mais l'étonnement vient encore du fait que même la vocation de mère Jeanne paraît plus « nationaliste-acadienne » que religieuse. Elle passe très rapidement sur son rapport originel au père, à l'amour humain, aux hommes en général (si ce n'est pour démontrer, en y appuyant, la force des sœurs réunies en communauté). Qui s'y objecterait s'il y avait là plus que les clichés de la fuite ? Même le recours au ciel, aux étoiles boréales, comme métaphore des origines et de la destinée reste décoratif. En revanche, le propos historico-social (l'évolution acadienne vue à travers l'évolution de la vie de la congrégation religieuse) multiplie les anecdotes cocasses sur des personnages cléricaux (comme le père Cormier, fondateur de l'Université de Moncton) ou sur des événements comme la révolution du costume et de la toilette chez les religieuses, à partir des années 60. Somme toute, *Les mémoires de Jeanne de Valois* ont un intérêt sans doute plus historique que littéraire, comme le veut d'ailleurs la chronique.

Prose d'exil

UNE SAISON À ROME

Pauline Vaillancourt-Allasia,
Éditions Pierre Tisseyre,
Montréal, 1992, 198 pages.

Pierre Salducci

SIX QUÉBÉCOIS se retrouvent à Rome. Le temps d'une courte halte (la saison annoncée dans le titre est en fait bien brève), ils vont se rencontrer, tisser des liens tout en découvrant la ville éternelle. Les raisons de leurs venues à Rome sont diverses mais tous sont en exil, ayant choisi Rome pour se sauver d'autres lieux, de Montréal ou d'ailleurs. Ils sont en fuite.

Seule Colette est installée ici de façon définitive. Après son mariage avec un Italien, elle a choisi de vivre dans la capitale italienne. Elle s'occupe de ses enfants, partagée entre le français et l'italien. Les autres personnages sont tous de passage. Jean-Luc est un ancien prêtre défrôqué qui s'est réfugié dans la solitude et l'étude de Dante pour donner un sens à sa vie. Évelyne, fraîchement divorcée, est venue à Rome rejoindre Manlio dont elle est amoureuse. Mario, cinéaste italo-montréalais, est à la recherche de ses origines et commence les repérages d'un film qu'il voudrait tourner sur l'histoire de sa famille. Quant à Alicia, Cana-

diennne d'origine hongroise, la voici de retour à Rome poussée par la nostalgie d'un voyage entrepris du temps de sa jeunesse. Enfin, Jossyane, jeune décrocheuse qui a fui la Grèce où ses vacances se sont mal passées, débarque à l'improviste pour rejoindre sa mère, Évelyne.

D'emblée, *Une Saison à Rome* pose le problème de la vraisemblance. En effet, trop de hasards et de coïncidences interviennent dans cette suite de rencontres qui composent le roman de Pauline Vaillancourt-Allasia. Si on peut s'expliquer facilement que Colette recherche la présence de ses compatriotes de passage à Rome, on peut s'étonner en revanche que tous les autres personnages prennent le même soin à se réunir ou à rester ensemble. N'ont-ils rien d'autre à faire ? On a l'impression souvent que l'auteur pousse un peu loin l'alaéa des rencontres.

Quoi qu'il en soit, s'il manque de vraisemblance, l'univers de Pauline Vaillancourt-Allasia n'est pas dépourvu de sensibilité pour autant. La romancière s'attache à ses personnages et s'efforce de leur donner une crédibilité maximale. Le personnage de Colette, par exemple, est probablement nourri des propres expériences et des réflexions de l'auteure, elle-même d'origine québécoise mais installée à Rome depuis



plusieurs années. Néanmoins, le résultat n'est pas toujours très convaincant et il semble manquer à ce second roman une manière dans le questionnement qui rendrait les personnages plus attachants et leurs destins plus émouvants. Présentées telles quelles, leurs émotions restent bien souvent au niveau du conventionnel et revêtent une sorte de banalité. Tout concorde ainsi pour que *Une saison à Rome* se lise en fait sans déplaisir mais sans passion non plus.

Polar rose

SILENCE... ON TUE !

Francine Picard,
éditions XYZ, Montréal, 1992, 168 p.

Pierre Salducci

SILENCE... on tue ! de Francine Picard part d'une idée originale et inquiétante. Tout à coup, des spectateurs meurent en plein film dans les salles de cinéma. Pourquoi ? Comment ? Aucun lien ne semble a priori se tisser entre les différentes victimes. Comme on l'imagine, aussitôt c'est la panique, non seulement parmi les rangs des cinéphiles... mais, surtout, chez les propriétaires de salles. La tension est telle que le directeur du complexe Les Cinémas Associés va se décider — malgré le coût exorbitant de cette démarche — à faire appel à un détective privé. Entre alors en scène Laurent Maltais, de la célèbre agence Maltais & Faucon.

Le roman de Francine Picard, relativement court, se lit tranquille-

ment, sans enthousiasme défilant mais sans déception non plus. Certains regretteront peut-être que l'intrigue finalement soit si simple, qu'elle se résolve si facilement et que l'auteur n'ait pas poussé plus loin la complexité de l'affaire. On aurait pu souhaiter en effet plus de fausses pistes, de témoins hypocrites, de difficultés insurmontables, etc. Mais *Silence... on tue !* est un polar qui se dénoue dans un fauteuil ou presque, et Francine Picard préfère l'enquête décontractée et intériorisée, façon Hercule Poirot, à la poursuite endiablée d'un James Bond.

Révéls dès le début, les trois premiers meurtres servent à lancer l'intrigue, mais l'auteur n'en fera intervenir un quatrième que pour conclure et donner la clé du mystère. Ainsi, une fois les crimes découverts, l'action se relâche un peu et, malgré l'enchaînement de courtes saynètes qui donnent un rythme plutôt soutenu au récit, il manque une sorte de progression dans le suspense. On au-

rait pu s'attendre à d'autres meurtres, d'autres complications, des soupçons en série... Au lieu de cela, Francine Picard nous promène de personnage en personnage sans pour autant pousser la tension à son paroxysme. Ainsi, le lecteur fera-t-il la connaissance du milieu italien à Montréal, d'une chanteuse de piano-bar, d'un journaliste opportuniste, d'un comptable, d'une dermatologue, à la retraite, tous très particuliers et, surtout passionnés de cinéma... Y compris les deux chats Mine-de-rien et Charlot.

Sans prétention excessive, le roman de Francine Picard est un premier titre sympathique qui réjouira particulièrement les cinéphiles puisqu'il est parcouru de références au cinéma qui composent autant de clin d'oeil. Facile à suivre et dépourvu de scènes violentes, il présente l'avantage d'être accessible à tout public. En ce sens, *Silence... on tue !* est un polar plus rose que noir mais pourquoi pas ?

Maillet

« J'en avais informé la générale, explique l'écrivaine, mais pas mère Jeanne, voulant conserver toute ma liberté d'écriture ». Elle ne s'inquiète pas de la réaction : la générale s'était montrée enchantée du manuscrit, et mère Jeanne est un des personnages les plus attachants de tout son oeuvre.

L'histoire, véridique, de mère Jeanne, est ni plus ni moins celle du sauvetage de la culture française en Acadie. Jeanne de Valois, née avec le siècle, fut parmi les religieuses francophones à suivre mère Marie-Anne qui, « s'arc-boutant sur l'histoire », rompit avec les Sisters of Charity irlandaises en 1924 pour fonder une congrégation francophone de religieuses enseignantes.

Mère Marie-Anne était alors âgée de 75 ans. Elle et la future mère Jeanne sont de cette race de femmes fortes qui ont consacré leur vie à « sortir du bois » et à former un peu-

ple sur le point de perdre sa langue et sa mémoire. Et de cette race de religieuses « qui ont entendu l'appel du pays avant l'appel de Dieu ».

Ce fut aussi le cas d'Antonine Maillet. Peu de Québécois savent qu'elle fut religieuse pendant 12 ans, dans cette même congrégation de Notre-Dame d'Acadie. Mère Jeanne, dont elle est toujours restée proche, fut sa générale après avoir été son professeur.

« Je ne parle jamais de cet épisode, non parce que j'ai quelque chose à cacher, mais parce que l'idée que les Québécois se font de la nonne de cette époque ne correspond pas du tout à la réalité acadienne. Au Québec, l'éducation était dirigée par l'Église. Mais l'Acadie était un pays bilingue et non confessionnel, de sorte que le climat des couvents y était beaucoup plus libre ».

Il n'y a chez mère Jeanne aucune place pour la niaiserie ou les bonhomies, bien que son couvent recèle inévitablement quelques gre-

nouilles de bénitier à l'esprit étroit, comme celle que l'écrivain baptise soeur Bénite. « Rendez-vous compte ! Jeanne de Valois enseignait Vilon et Rabelais dans les années 1940 et 1950 quand leurs livres étaient à l'Index ! Grâce à elle et à plusieurs autres, j'ai baigné tôt dans la grande littérature ».

C'est mère Jeanne qui, en 1950, s'étant mise en devoir de fonder un collège moderne, prend un pic et une pelle et s'en va au jardin, en compagnie d'une comparse, enterrer un tas de statues dont d'autres couvents acadiens lui avaient fait cadeau. C'est elle encore qu'on retrouve à Paris, où on l'a envoyée poursuivre ses études, traînant ses consœurs à la Comédie-Française, au nom de la culture !

Les *Confessions* fourmillent d'anecdotes de ce type, passées ou récentes. Jeanne de Valois amorçant ses mémoires à 90 ans, on y trouve la Guerre du Golfe aussi bien que la tête de cochon expédiée au maire de

Moncton... Sans doute parce que c'est en partie Antonine Maillet qui parle à travers mère Jeanne, sûrement parce que la lutte des Acadiens est le sujet le plus cher à son coeur, l'auteur s'est particulièrement identifiée à ce personnage.

« Quand j'ai écrit *Les confessions*, j'avais 90 ans. J'ai rédigé les 100 premières pages au crayon. Une femme de 90 ans n'est pas rapide et, de fait, j'ai mis deux fois plus de temps à écrire ce livre que les autres. J'étais devenue mère Jeanne au point de n'avoir pas fait après une séance de travail. Habituellement, écrire m'ouvre l'appétit ! »

Les *Confessions* occupent un créneau particulier dans son oeuvre. « C'est la première fois depuis *La Sagouine* que je parle à la première personne. Pour donner à Jeanne de Valois sa langue, j'ai dû plier la mienne, la mettre dans sa bouche ».

La survie de la langue française, mère Jeanne la croit-elle assurée en 1992 ? « Elle répondrait, je crois, que

le gros de la lutte, nous l'avons derrière nous. Moi, j'ai étudié le français dans des manuels anglais. Aujourd'hui, en Acadie, on peut aller de la maternelle au doctorat en français ».

Elle corrige. « Aussi longtemps que l'Acadie lutte, elle a gagné. Comme le Québec, d'ailleurs. Trop de peuples sont disparus pour s'être assis sur leurs lauriers. Nous, on est assis sur rien. L'Acadien est un saumon qui remonte constamment le courant. Mais le saumon, c'est meilleur que du barbot ! »

Mère Jeanne et ses fidèles ont été des saumons à plusieurs titres. « Elles se sont battues contre les hommes (du clergé notamment), qui n'admettaient pas que les filles fassent des études avancées; contre les Anglais, qui avaient dit en plein Parlement : « Keep them in ignorance and poverty »; et contre nos propres saumons qui se demandaient parfois s'il n'eût valait pas mieux préparer des femmes au foyer et des religieuses au couvent ».

Antonine Maillet dit avoir toujours porté ce livre. Mais l'élément déclencheur fut une petite phrase de Jeanne de Valois : « J'ai fait la galette de voir trois siècles ». Elle est née en mai 1899...

Et pourquoi ne pas avoir fait sa biographie, tout simplement ? « Parce que je suis romancière et non historienne. Mais aussi parce que la réalité n'est jamais aussi bien servie qu'avec la littérature. Plus on invente, plus on se rapproche de la réalité. Si j'avais écrit la biographie de mère Jeanne, j'en aurais dit seulement la moitié ».

Pour les mêmes raisons, Antonine Maillet a peu vu son ancien professeur pendant la rédaction du roman. « J'avais besoin de distance pour ne pas tomber dans la photographie ». Elle a écrit *Les confessions de Jeanne de Valois* dans son « phare » d'Outremont, son cher grenier. Lui aussi est percé de fenêtres. C'est de là qu'elle aperçoit le plus clairement l'horizon mouvant du pays acadien.

revue possibles automne 1992

possibles
VOLUME 16 ■ NUMÉRO 4 ■ AUTOMNE 1992

Formations professionnelles

FORMATIONS PROFESSIONNELLES

Au cœur du rapport constant et dynamique entre l'économique et le culturel, la formation professionnelle est un outil indispensable à tout projet de développement et de recherche. Elle produit le présent et l'avenir. Dans une société québécoise subissant de profondes mutations, la nécessité de miser avant tout sur la qualité des ressources humaines devient incontournable. L'emploi et la formation apparaissent comme les axes les plus importants de ce potentiel humain. Quel doit être aujourd'hui le contenu de cette formation professionnelle ? Qui doit en relever le défi ?

ESSAIS ET ANALYSES

De la formation des adultes à l'adoption de la main-d'œuvre
PIERRE PAQUET

Un bel oiseau qui bat de l'aile
PIERRE TOUSSIGNANT

Au-delà de la réforme Bourbeau
MARIE-COÛTE L'HEUREUX

Les beaux programmes et le vrai monde
ANGÈRE THIBAUT

La formation professionnelle ailleurs : modèles ou balises
CHRISTIAN FRAIER

L'enseignement professionnel ou collégial
LYNE BOYER

La formation dans les entreprises : réalités et défis
DIANE GABRIELLE TREMBLAY

Le pouvoir de s'alphabétiser
J.F. AUBIN ET N. LACHARRELLÉ

Vers une politique d'exclusion sociale ?
JEAN-MARC FONTANA

IMAGE

Main-d'œuvre
REAL CALDER

POÉSIE ET FICTION
Voyage à l'étoile
ALAIN BERTRAND

Différé en direct
SUZANNE JACOB

P.S.
ANNE DANDURAND

RÉFLEXION
Le sens des mots dans la nuit d'un analphabète
DANIEL GAGNON

SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION
Formation et vie associative
YVAN COMEAU

CHRONIQUES
Si les décrocheurs avaient raison...
GABRIEL GAGNON

Vie quotidienne
YVAN COMEAU

Les médailles de Possibles
UBALD H. HASTIER

COURTEPOINTS

Bulletin d'abonnement
Abonnement institutionnel: 35,00 \$
Abonnement de soutien: 35,00 \$
le numéro: 7,00 \$

Revue Possibles,
B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal,
Québec
H3S 2S4

NOM.....
ADRESSE.....
VILLE..... CODE POSTAL.....
PROVINCE..... TÉLÉPHONE.....
OCCUPATION.....
CI-JOINT..... MANDAT-POSTE AU MONTANT DE 21,00 \$ POUR UN
ABONNEMENT À QUATRE NUMÉROS À COMPTER DU NUMÉRO.....

Zoom

depuis une quinzaine d'années.

Et puis un nouveau roman d'André Vanasse, *Rue de Lorimer* (XYZ), à première vue, une histoire à la Woody Allen, la passion d'un professeur pour une de ses étudiantes. La dramaturge Marie Laberge fait aussi dans le passionnel avec son roman *Quelques adieux* (Boréal). Enfin, en prime, une nouvelle aventure de François Barcelo, *Pas tout à fait la Californie* (Libre Expression).

En France, c'est plutôt la crise économique qui donne le ton. Le milieu est en deuil de quelques maisons d'éditions (Ramsay, Régine Deforges...) et les rumeurs veulent que d'autres soient en sérieuses difficultés. Mais aucun critique n'a déploré la diminution des parutions d'automne (de 220 titres en 1990 à 190) et du nombre des premiers romans (d'environ 50 à 37).

La palme des restrictions rigoureuses revient aux Éditions de Minuit, qui ne lancent aucun nouveau poulain. L'austère maison a reçu plus de 2000 manuscrits et n'a retenu que *Le feu d'artifice*, troisième roman de Patrick Deville et surtout *Nous trois*, cinquième ouvrage de Jean Echenoz, chéri de la critique française, depuis le *Méridien de Greenwich* (1979) et *Cherokee*, prix Médicis en 1983.

Par contre, le jeune Alexandre Jardin se fait encore faucher, cette fois pour *Le Petit Sauvage* (Gallimard), un roman « illustré », parsemé de calligrammes et de jeux de caractères. *Le Monde* l'a tout simplement haché menu en traitant la chose de « sottise prétentieuse », de « livre-clip » se prenant pour un texte littéraire. Rien à redire des autres choix de Gallimard pour sa collection « Blanche », la plus prestigieuse de France. Certains accordent même déjà le Goncourt à *Texaco*, de Patrick Chamoiseau, un Martiniquais qui en est à son quatrième

roman. On peut aussi souligner la parution des énièmes Patrick Modiano (*Un cirque Passe*) et Le Clézio (*Étoile Errante*).

Le Seuil, l'autre grande maison française, propose ce qui constitue probablement la rentrée la plus attirante, avec un florilège d'auteurs établis : l'essayiste et romancier Pascal Bruckner envoie *Le divin enfant*, Michel Rio un roman et un essai, *Tlacuilo et Rêve de logique. Essais critiques*. Et puis *La Colline rouge*, de la journaliste du *Nouvel observateur* France Huser, toujours populaire pour ses histoires un peu salées.

La publication de journalistes-écrivains est un peu la marotte de Grasset, la dernière du triumvirat des grands éditeurs français, qui publie *La Part du Diable*, de Daniel Rondeau, du *Nouvel Obs*, et *L'Affreux*, de Franz-Olivier Giesbert, directeur du *Figaro*. Grasset publie aussi *Le Gardien des ruines*, de François Weyergans et *La démente du Boxeur*, de François Weyergans, un habitué de Montréal.

Par contre, nos cousins éditeurs n'accueillent à peu près pas de titres québécois cette saison : Francine Noël va chez Actes Sud avec *Nous avons tous découvert l'Amérique*, en compagnie de David Homel, un Montréalais d'origine américaine qui fera paraître la traduction d'un deuxième roman, *L'Arbre aux Rats*. Neil Bissoondath, un autre Montréalais d'origine indienne celui-là, publie en traduction *Retour à Casaquejada* chez Phébus.

De toute façon, cette année les éditions « locales » partent gagnantes sur au moins un point : le prix de vente. Évidemment, les livres ne sont pas interchangeables. Un Echenoz, c'est un Echenoz. Mais le taux de change fait tout de même en sorte que les livres français se vendent maintenant trois ou quatre fois le prix d'un ouvrage québécois. Cela compte aussi. Surtout qu'un Louis Hamelin, c'est un Louis Hamelin...

PROGRAMMES DE CULTURE CANADIENNE

VOLET LITTÉRAIRE

LUNDI, 14 SEPTEMBRE 13H30

TIMOTHY FINDLEY

« L'un des meilleurs conteurs du monde » selon le Globe and Mail
Lauréat de nombreux prix littéraires
Lecture, commentaires, discussions
DE SES OEUVRES PRIMÉES

MÉTRO PLACE DES ARTS
ENTRÉE 5 \$ (taxes comprises)

VOLET HISTOIRE DE L'ART

LUNDI, 21 SEPTEMBRE 13H30

ALEX COLVILLE

Artiste de renommée internationale
Un nouvel apport à la peinture canadienne
Conférence avec diapositives sur
SON OEUVRE, SES PROCÉDÉS
TECHNIQUES ET SA VISION
Interprétation simultanée en français

CINQUIÈME SALLE
BILLETS EN VENTE À LA PLACE DES ARTS

VOLET ARCHITECTURE

MARDI, 29 SEPTEMBRE 13H30

DAN HANGANU

Premier prix d'excellence en architecture
Nouvelles réalisations dans le Vieux-Montréal
Conférence avec diapositives sur sa
NOUVELLE APPROCHE DE L'ARCHITECTURE
L'ACCENT SERA MIS SUR MONTRÉAL

PLACE DES ARTS
Réservations: 842-2112 ou 937-7937

Livres le plaisir des

Les Grecs anciens sont parmi nous

- TIMÉE ET CRITIAS**
Platon, traduction de Luc Brisson
Garnier-Flammarion, 1992, 438 pages
- LES MYTHES PLATONICIENS**
Geneviève Droz
Seuil, Points, 1992, 216 pages
- LA NATURE ET LES GRECS**
Erwin Schrödinger
Seuil, 1992, 221 pages
- LA SAGESSE GRECQUE, tomes I et II**
Giorgio Colli
L'Éclat, Paris, 1990, 1991
- Heinz Weinmann**

MALGRÉ les deux mille ans qui nous en séparent, la Grèce antique n'a cessé de demeurer parmi nous, à jamais notre contemporaine « intertemporelle ». Occidentaux, que serions-nous sans elle ?

Sa conception de la polis a façonné notre politique, sa gestion de l'oïkos notre économie; son idée de l'égalité des voix du demos est devenue la base de notre démocratie; sa philosophie, à l'origine de la « pensée occidentale » est restée la nôtre, indélébile, aussi vivante qu'à ses débuts.

Enfin, actuellement *Le Théâtre du Soleil* d'Ariane Mnouchkine est en train de nous donner une preuve éblouissante, irréfutable que le théâtre grec vit toujours parmi nous, que les voix d'Iphigénie, d'Electre, d'Orreste nous apostrophent de façon pathétique et vibrante comme si c'était la première fois.

Pourtant, face à cette récréation libre des Atrides, nous nous rendons également compte de la perte irréparable qu'a subie notre théâtre sous le coup du logos, règne exclusif du discours, de la parole. Comme Nietzsche l'a constaté le premier, notre théâtre a perdu ce qui précisément l'a fait naître chez les Grecs : le mélos, le rythme, la danse déliante, la mania dionysiaque. De plus, notre théâtre a cessé d'être cet « acte liturgique » au sens premier de « service public » qu'il avait été chez les Grecs où, dans une seule représentation théâtrale, toutes les activités essentielles de la vie de la polis — politique, théologie, justice, éthique, pédagogie, etc. — ont été engagées dans un dialogue complexe, interminable.

Le flambeau de la Grèce antique nous est parvenu grâce aux nombreux relais des philologues, des hellénistes qui, depuis la Renaissance, ont arraché à l'oubli les moindres fragments de texte, d'épigraphes. Luc Brisson fait partie de ces porte-flambeaux. Après nous avoir étonné, l'année dernière, avec son *Inventer l'Univers*, où il a montré les avancées toutes modernes de la cosmologie de *Timée* de Platon, il nous livre aujourd'hui une traduction contemporaine de ce *Timée* et du *Critias*. Une introduction fouillée, une traduction limpide, généreusement annotée, nous donnent directement accès à cette oeuvre difficile qui fait la synthèse des sciences et des techniques de l'époque.

Ayant déjà consacré une entrevue avec Luc Brisson au *Timée*, j'insisterai davantage sur l'intérêt particulier que revêt pour nous aujourd'hui le *Critias*. Dialogue des plus actuels, puisqu'il contient le fameux mythe de l'Atlantide qui n'a cessé de hanter notre imaginaire occidental. Fable inventée de toute pièce par Platon ou affabulation dérivée d'un événement historique ? La question reste posée.

Des archéologues se sont mis en quête de l'énigmatique Atlantide disparue dans les eaux. En effet, les hellénistes ont toujours trouvé mystérieuse la disparition brutale de la civilisation minonienne en Crète au 15^e siècle av. J.-C., alors à son apogée. Des archéologues grecs ont justement trouvé sur une île non loin de Crète des établissements minoniens ensevelis sous de la lave datée du début du 15^e siècle avant notre ère. Donc là pourrait se situer l'épicentre du violent tremblement de terre et du raz de marée évoqués par Platon, engloutissant « en l'espace d'un jour et d'une nuit funestes » la civilisation minonienne.

Pourtant, cette hypothèse a des failles. D'abord, les dates ne coïncident pas précisément : 30 à 50 ans séparant ce cataclysme de la disparition de la civilisation minonienne. Et puis, comment Platon aurait-il été instruit d'un événement plongé dans la préhistoire de la Grèce ?

Ces questions demeurant sans réponses, Brisson opte plutôt pour l'hypothèse de l'« allégorie politique ». En effet, le mythe de l'Atlantide développe l'antagonisme guerrier entre une Athènes primitive, agraire et une Atlantide marine, « atlantique », marchande, ouverte, trop ouverte au monde. Platon, lui-même, pour dire le moins, politiquement « conservateur », met en garde ses compatriotes devant le déclin imminent de l'« empire athénien ». Athènes, devenue marchande, riche, ayant perdu la « vertu » de ses origines, sera engloutie dans les eaux de l'oubli à l'instar de l'Atlantide si les Athéniens ne se ressourcent pas dans leur passé mythique.

Le temps n'est plus où les positivistes à la Coulurat et Brunschvicg considéraient la présence des mythes à l'intérieur des dialogues platoniciens comme les « folles du logos » d'une maison bâtie selon les plans rigoureux du seul logos. Certes, si Platon n'a pas manqué de recueillir dans le logos les anciennes acceptions du mythos et de l'épos, il n'en démarque pas moins nettement leurs sens dorénavant opposés : my-



Platon

PHOTO INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

thos signifiant un discours invérifiable, un récit, alors que logos un discours vérifiable, argumentatif. Pourtant, dans beaucoup de dialogues platoniciens, à des moments clefs, le mythe relaie le discours argumentatif du logos. Ce dernier ayant atteint ses limites, la complexité, la polyvalence chatoyante du mythe doit alors prendre la relève.

Geneviève Droz a eu l'excellente idée de réunir dans un petit volume la plupart des grands mythes platoniciens, de les situer dans le contexte d'où ils ont été extraits, de les expliquer. On pourrait certes chicaner l'auteur sur le classement de ces mythes l'obligeant à rejeter en appendice le « mythe des cigales » du *Phèdre*, le mythe platonicien probablement le plus « personnel ». Sachons-lui plutôt gré de son sens de la clarté, de la concision qui imposent ce livre comme vade-mecum de tout cours de philosophie qui se respecte.

Erwin Schrödinger, prix Nobel pour ses travaux en théorie quantique (1933), dans *La nature et les Grecs* fait le bilan de la science contemporaine suite à l'effondrement de la physique traditionnelle avec l'avènement justement de la physique quantique. Bilan peu reluisant selon lui. À côté de ses avancées incontestables, la science affiche de graves déficiences. Le chemin de la science, très long depuis le « miracle grec », s'est de nos jours considérablement rétréci. C'est devenu un sentier étriqué qui ne donne plus accès à l'essentiel. « Le tableau scientifique du monde ne contient aucune valeur éthique, aucune valeur esthétique, aucun mot sur notre but ultime ou notre destin. »

Comme d'autres avant lui, Schrödinger se tourne alors vers les Anciens, les présocratiques, vers Parménide, Démocrite, Héraclite qui ont marché sur une vaste allée où se trouvent rassemblées dans un seul chemin l'ensemble de leurs connaissances sur la nature (physis).

Enfin, Giorgio Colli, professeur de philosophie à Pise, auteur avec Montinari d'une édition critique exemplaire de Nietzsche, a commencé une réorganisation des présocratiques, figés depuis l'édition Diels-Kranz dans un corpus rigide. Hélas sa mort prématurée en 1979 a laissé en chantier ce vaste projet de 11 volumes. Il en a terminé trois. Le premier *Sagesse grecque I* comprend en une édition bilingue superbement présentée l'ensemble des témoigna-

ges du côté « irrationnel » (Dodds) de la Grèce, classés selon leurs origines dionysiaques, apolliniennes et orphiques. Le deuxième volume contient à côté des penseurs présocratiques « célèbres » comme Thalès et Anaximandre, un Épiménide, un Onomacrite qui gagnent à être connus. Le troisième volume, un Héraclite sortira sous peu en traduction française. Preuve, s'il en fallait encore, que la Grèce antique vit toujours parmi nous.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Judi 24 septembre de 17 h à 19 h

La revue Liberté :

- « Le Québec des écrivains »
- 558 écrivains se prononcent sur l'indépendance

A ouvrir cet automne
Christine Brouillet

Jean-François Chassay

Ying Chen

André Dagenais

David Homel

Antonine Maillet

Yves Sioui-Durand

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Champigny
vous invite à rencontrer

ANTONINE MAILLET

MAILLET
LES CONFESSIONS DE JEANNE DE VALOIS

21,99\$
ord. 27,50\$

MAILLET

le samedi, 12 septembre
de 14h à 16h

à l'occasion de la parution de
son tout dernier roman

LES CONFESSIONS DE JEANNE DE VALOIS

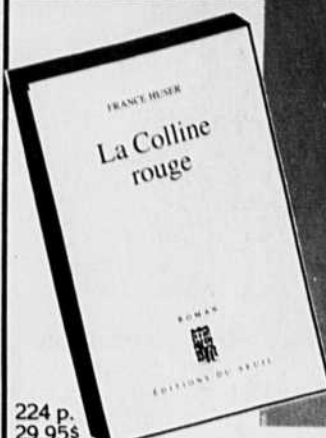
OFFRE VALABLE DU 12 AU 18 SEPTEMBRE 1992

REVUES LIVRES DISQUES

Champigny
4380 ST-DENIS, MONTREAL, QC H2J 2L1 (514) 844-2587

RENTRÉE SEUIL

FRANCE HUSER



224 p.
29,95\$

L'histoire d'un été où Julia apprendra à Émilie, sa nièce, que les chemins de l'amour sont souvent jalonnés par l'écueil enivrant des liaisons dangereuses.

PASCAL BRUCKNER



244 p.
29,95\$

Croyez-vous qu'un seul bébé accepterait de naître si on lui représentait ce qui l'attend? Naître ou ne pas naître? Voilà la question à laquelle, Louis et Céline, foetus auront à répondre.

ANNE-MARIE GARAT



236 p.
29,95\$

Un homme découvre à 45 ans "qu'il a atrocement mal et qu'il oublie chaque jour de s'en souvenir". Un livre d'une pénétration et d'une force singulières sur la condition contemporaine.

MICHEL RIO



200 p.
24,95\$

Un roman d'aventures, mais d'aventures selon Rio.

LA VITRINE JEUNESSE

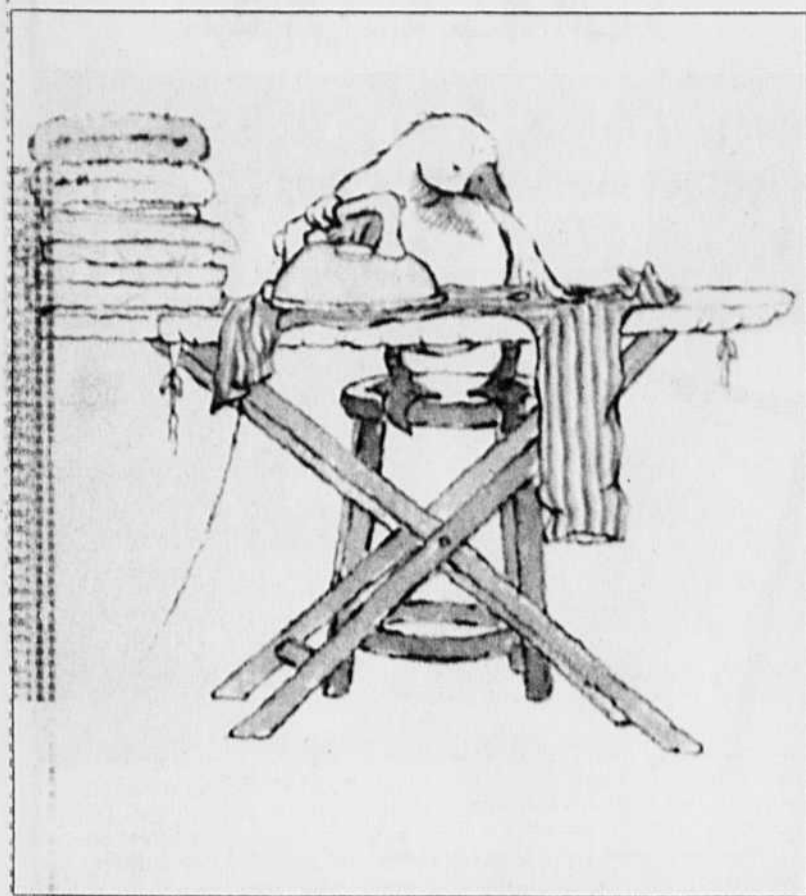


Planche tirée de *Le Canard fermier*.

Dominique Demers

LE CANARD FERMIER,

Texte de Martin Waddell, illustré par Helen Oxenbury, Éditions Ouest-France, 1992. Un véritable conte moderne dont la puissance allégorique invite à des interprétations multiples. Pour libérer leur ami canard opprimé par un gros fermier paresseux, les animaux de la ferme font la révolution — rien de moins — mais avec les moyens du bord. Le ton est franchement drôle, les images délicieusement caricaturales et la lecture séduisante. Oxenbury livre de superbes aquarelles soulignées au crayon gras et joue avec la lumière pour construire ses atmosphères. Un très bel album. (À partir de quatre ans)

CHRYSANTHÈME,

Texte et images de Kevin Henkes, Éditions Kaléidoscope, 1992. On dirait une histoire banale. Il faut redevenir enfant pendant cinq minutes pour apprécier la force de cet album. L'héroïne souris affligée d'un prénom trop original rappelle la charmante Célestine de Gabrielle Vincent, tant la représentation anthropomorphe est convaincante. L'auteur-illustrateur nous propose un récit efficace, illuminé par ce minuscule personnage armé de tendresse et de joie pour affronter les sarcasmes. Une ode aux petites et grandes souris qui osent afficher joyeusement leur différence. (À partir de quatre ans)

LE CHAT QUI VOUAIT ALLER À SAINT-MALO

Texte de Daniel Rocher, illustré par Christophe Besse, Éditions Ouest-France, 1992. Un album vidéo clip avec des illustrations drôles, drôles, drôles sur un texte livré en capsules dans une mise en pages éclatée et truffée de clin d'oeil humoristiques. C'est l'histoire de Frédéric, quatre ans et Philippe huit ans. Le premier a quatre pattes et miaule, le deuxième deux et parle. Et, le premier voudrait bien partir avec l'autre en vacances à Saint-Malo. Frédéric est espègle, gâté, frondeur, audacieux et attachant comme tant d'enfants et Philippe aimant et compréhensif

comme bien des parents. La peinture est aussi éloquente que tordante. Et, bien sûr, le chat-enfant obtient tout ce qu'il réclame. (À partir de quatre ans)

UNE DEVINETTE, ÇA TROMPE, ÇA TROMPE...

Texte de André Jobin, illustré par Kito, Éditions du Seuil, Collection Petit Point, 1992, 89 pages. Le plaisir de lire, ça ne s'apprivoise pas avec *L'Assommoir* de Zola. Le répertoire de devinettes d'André Jobin, scénariste de Yakari, appartient à la catégorie des livres irrésistibles auxquels les non-lecteurs les plus irréductibles succombent. L'auteur enseigne aux jeunes à rouler leurs amis, parents et grands-parents dans la farine à grands coups de pièges homonymiques ou métaphoriques et de calembours bouffons. Pourquoi les éléphants sont-ils ridés? Réponse page 26... (À partir de sept ans)

CE SOIR À LA PATINOIRE

De Nicolas Walker, Éditions Flammarion, Collection Castor Poche, 177 p. Une bonne histoire bien racontée. L'auteur ne réinvente rien mais on s'en fiche. Romantisme, héroïsme et magie : une potion revigorante à l'heure où trop de récits s'enfoncent dans un réalisme statistique écrasant. Le héros est un joueur de rugby recruté pour une épreuve de danse sur glace avec partenaire pimbeche. Le pire, c'est qu'il accepte. Une finale Harlequin que les adolescents dévoreront. (Pour les 12 ans et plus)

RETOUR À ITHAQUE

De Jean-Paul Nozière, Éditions Gallimard, Collection Page Blanche, 125 p. Maxime, 18 ans, amnésique, retourne au pays de son enfance, à l'époque où il lisait l'*Odyssée* et craignait Zeus, le Dieu des ciels d'orage. Pour colmater sa vie, il redeviendra Ulysse, un enfant trop seul trompant l'ennui en mettant cap sur Ithaque comme d'autres vont à la plage. Par-delà l'appel des sirènes, l'adolescent découvrira des vérités peut-être plus horribles que l'oubli. Un thriller poétique, dur et envoûtant, où l'écriture parfois laborieuse réserve des moments bénis qui frôlent l'enchantement. (À partir de 13 ans)

Quand la bd sort du Québec

BANDES DESSINÉES

RED KETCHUP CONTRE RED KETCHUP

Réal Godbout et Pierre Fournier
Édition Croc

Pierre Lefebvre

AINSI le psychopathe du FBI est de retour. Après une mission accomplie en Antarctique, le voici maintenant à sa propre poursuite, un savant fou ayant lancé à l'assaut du globe une armée de clones tirée d'un morceau de sa fesse droite.

Je me souviens que lors de la parution de *Kamarade Ultra*, le premier album de la série, on s'était extasié sur sa qualité. Enfin une BD québécoise avec un héros, enfin une BD québécoise en couleurs avec une couverture rigide, enfin une BD québécoise qui ressemble à une BD.

De fait, le *Red Ketchup* de Réal Godbout et Pierre Fournier est sans doute la bande dessinée produite ici la plus proche de ce qui peut se faire en France ou en Belgique. Le dessin de Godbout s'apparente à la ligne claire, et la mise en couleurs (surtout celle du dernier album) y est impeccable. Les scénarios de Fournier et Godbout sont bien ficelés et mêlent adroitement aventure et humour. Le personnage principal est clairement reconnaissable, possède une psychologie plutôt sommaire et porte invariablement le même costume, à l'instar par exemple de Lucky Luke, ou de Spirou.

Godbout et Fournier connaissent à coup sûr leur métier. En témoignent le bond qualitatif (autant du point de vue dessin, composition et couleurs, qu'au niveau scénario) effectué entre le premier et le deuxième album. Si on tient compte du fait que ce deuxième épisode date déjà de quelques années, on comprend que leur savoir-faire ait pu allécher les éditions Dargaud (*Astérix*, *Achille Talon*, *La Rubrique-à-brac*). Celles-ci sont donc entré en contact avec Jacques Hurtubise, éditeur de *Croc*, et ont acheté les droits de *Ketchup* pour l'Europe. Une première dont il faut se réjouir. Le problème de la bande dessinée québécoise en étant d'abord un d'édition et de distribution, un *Red Ketchup* tiré à 20 000 exemplaires, imprimé en France par un imprimeur qualifié pour ce type de travail et distribué en France, en Belgique, en Suisse et au Luxembourg constitue à coup sûr un événement. Plus encore : un formidable espoir.

Pourtant, quelque chose me gêne chez *Red Ketchup*, du côté non pas du « phénomène » mais de l'oeuvre. *Michel Risque*, des mêmes auteurs, dont procède *Ketchup*, (mais qui malheureusement ne connaît pas son succès) m'est apparu une oeuvre beaucoup plus intéressante. Elle est bien sûr moins « grand public », mais en revanche, c'est un petit joyau. À mon avis, ce que Godbout et Fournier ont gagné en « internationalisme » avec *Ketchup*, a été perdu en saveur. Et je n'entends pas ici en saveur locale mais bien en rapidité. Bien sûr *Michel Risque* est typiquement québécois, tout autant que *Robert Bidochon* est français. Et il représente un de ces anti-héros dont nous avons le secret, mais son personnage reste plus riche et complexe que *Red*. La truculence des *Aventures de Michel Risque* réside avant tout dans un regard critique et légèrement sarcastique porté à la fois sur la BD d'aventure, et sur l'homme québécois, mais surtout, au-delà de



Tiré de *Red Ketchup contre Red Ketchup*.

ce dernier, sur la bêtise humaine, qui, elle, ne connaît nulles frontières.

C'est de ce regard dont je m'ennuie à la lecture de *Red Ketchup*. Bien que la parodie des films d'actions américains soit une des bases de la série, elle se montre ici à la fois trop évidente et trop facile. Sa force d'impact s'en ressent, au point où l'album peut pratiquement se lire au premier degré, comme une simple BD d'aventure. Je sais bien que *Ketchup* est un monstre, que son anti-humanisme primaire, sa toxicomanie et son ultra-violence ne peu-

vent être prises au sérieux. Mais cela fait partie des attributs du personnage, comme la puissance chez Obélix. On n'y pense même plus. Ce monolithisme, pour amusant qu'il soit dans un rôle de soutien, devient quelque peu limitatif à l'heure de définir un personnage principal. Quant aux scénarios, tout occupés qu'ils sont à nous tenir en haleine (ce qu'ils font d'ailleurs très bien), ils se permettent du même coup moins d'ironie et de clin d'oeil et ne s'attardent plus à commenter le monde, la vie et tout le reste.

Red Ketchup demeure pourtant

une « bonne » bande dessinée, tout à fait comparable aux publications de Dupuis, du calibre de (*Spirou*) ou des *Passagers du vent* de Glénat. C'est une de ces séries efficaces, en acier inoxydable, qui n'offre, à l'instar par exemple des *Tuniques bleues*, ni grandes déceptions ni vraies surprises.

Si *Red Ketchup* n'a rien à envier à la moyenne des BD européennes, la moyenne des BD européennes n'ont rien non plus à envier à *Red Ketchup*. J'y vois là quand à moi son talon d'Achille.

Que c'est bon, nom de nom !

LITTÉRATURE JEUNESSE

NOM DE NOM !

Texte : Pierrette Dubé
Illustrations : Dominique Jolin
Les éditions du Raton Laveur, 1992

C'EST PAS JUSTE !

Texte et illustrations :
Dominique Jolin
Les éditions du Raton Laveur, 1992
Yolande Lavigneur

MARIE-SOLEIL LAMONTAGNE LAFLEUR, c'est un nom qui chante comme une comptine et qui est tout lumineux. En plus, si on n'a que trois ans et qu'on arrive à le dire d'un seul souffle, il y a de quoi être fier ! Évidemment quand les nouveaux amis veulent le retenir et qu'arrivés à l'école, on essaie de le faire entrer dans un petit espace ou sur un casier, les choses se compliquent...
L'idée de ce petit drame tout à fait actuel, est traitée de façon spirituelle et coquine. Racontée à la façon d'une petite dramatique par l'auteur, l'histoire est reprise avec brio et une finesse d'observation peu commune par l'illustratrice, ce qui double le plaisir. L'expression des visages vaut à elle seule la lecture du livre.

Petits et grands se retrouvent aussi dans un second album du même éditeur et qui a pour titre *C'est pas juste !* Dominique Jolin y fait une véritable petite satire socio-enfantine, illustrant le sentiment que les autres sont toujours bien plus gâtés et que c'est pas juste ! Étant ici à

la fois auteure et illustratrice, elle avait toute liberté de créer un contraste entre les propos de la fillette narratrice et les illustrations, paradoxe qu'elle réussit avec art et subtilité !

Le lecteur n'en finit plus de trouver des détails savoureux et de s'amuser devant les drôles de binettes tour à tour vertes de jalousie, bleues de colère ou rouges de plaisir qui peuplent allègrement ces deux albums.

Pierrette Dubé a la plume « conteuse ». Elle avait eu l'idée originale de ce roi un peu fat qui ne voulait pas se donner la peine d'apprendre le nom des choses et des gens. C'était le *Roi Gédéon*, grâce à qui elle gagna un des concours littéraires de la revue *Lurelu* et qui fut édité une première fois au Raton Laveur. Toujours sous le thème du « nom », quoique très différente, l'histoire de Marie-Soleil Lamontagne Lafleur fait mouche encore une fois.

Dominique Jolin est une toute jeune illustratrice née à Chibougamau et qui a fait des études en littérature de jeunesse à l'UQAM. Le travail admirable de l'éditeur contribue aussi à mettre en valeur son talent plein d'humour et d'enfantaisie. Elle me confie que ce sont ses petits voisins qui lui servent de modèles. Elle est, de toute évidence, de la lignée des Babettes Cole, une grande illustratrice qui fait école depuis l'Angleterre. Après *La machine à beauté* (seconde édition) de Raymond Plante, elle illustre deux romans de Carole Tremblay (auteur de *La revanche de madame Thibodeau*, Gallimard, 1992), soit : *Mission à l'eau* et *La nuit d'Halloween*, à venir, chez Boréal.

AGENCE DU LIVRE

LIBRAIRIE AGRÉÉE

1710, rue St-Denis
Montréal (Québec)
H2X 3K8

(514) 844-6896

Cinéma - Théâtre - Poésie - Musique - Beaux-Arts
Littérature - Éducation - Sciences humaines
Santé - Spiritualité - Alimentation - Guides pratiques
Bandes dessinées - Documentaires jeunesse - Voyages

Étudiants, étudiantes, nous pensons à vous!

Nous vous offrons des remises de 10% à 20% sur LES MANUELS SCOLAIRES de niveau collégial et universitaire.

BONNE RENTRÉE SCOLAIRE!

25,000 TITRES DISPONIBLES
Toutes les collections de poche en librairie.

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Améliorez votre français écrit

Cours sur mesure à la maison, au bureau, en vacances...

Date limite d'inscription: 30 septembre 1992

Pour recevoir le dépliant d'information, appeler au (514) 343-7393 ou remplir la formule suivante et la retourner à:

Cours autodidactique de français écrit (CAFÉ)
Université de Montréal, C.P. 6128, succursale A, Montréal (Québec), H3C 3J7

Nom et prénom _____
Adresse _____
Ville _____ Code postal _____

Entre laconisme et épanchement

Poésie

GARE À L'AUBE,
Larry Tremblay, Le Noroît,
1992, 98 pages, coll. « Initiale »

Lucie Bourassa

À L'HEURE où le repli sur soi et le petit sentiment lénifiant envahissent la poésie québécoise; à l'heure où l'indigence langagière est souvent confondue avec l'authenticité, la banalité avec le miracle, le narcissisme avec la singularité; à l'heure, bref, de l'écriture confortable, un recueil comme *Gare à l'aube* paraîtra roboratif au lecteur lassé de fadeurs sentimentales. Larry Tremblay ne tombe pas pour autant dans les travers du « syndrome de la rue Sainte-Catherine », de la pseudo-révolte qui prend son *bad writing* de pacotille, ses suites bariolées de mots anglais, de noms de marques de commerce et de métaphores kitsch, pour la plus haute provocation.

Non que ce second recueil d'un nouveau poète soit exempt de tout défaut. Si les titres des trois grandes parties (*Le train*, *L'amour assassin*; *Quai 1*, *Quai 2*, etc.; *Gare à l'aube*) laissent voir une ferme souche de composition autour du motif du train, l'organisation interne des

sections manque parfois de constance. Tremblay, qui est d'abord homme de théâtre avant d'être poète et romancier (1), privilégie une pluralité de langages plutôt que la continuité formelle. Ça se défend, puisque chaque section du livre a son écriture : « Le train » offre de courtes proses quasi-narratives; les « Quais » juxtaposent des strophes où alternent l'aphorisme, l'envoiee, et la notation « scénique »; *Gare à l'aube* lance un monologue versifié ininterrompu. Mais tout n'est pas également réussi; la parole cherche encore un peu sa voix propre. Par rapport au recueil précédent (*La place des yeux* (2)) qui exploitait une relation de domination dans un langage trop appuyé et explicite, *Gare à l'aube* marque néanmoins un net progrès vers la densité, et parvient dans ses moments les plus forts à une belle tension entre dureté et lyrisme.

La meilleure partie est à cet égard la première. Sans vraiment raconter, elle laisse percer en bribes l'argument suivant : un homme, après avoir tué (symboliquement ?) son amant, fuit dans le train. L'ambiguïté du propos crée une atmosphère angoissante : on ne sait pas si l'homme va vers la mort ou la fuit; s'il va au bout de lui-même ou cherche à s'oublier; ou si le meurtre et la fuite ne sont pas une quête paradoxale pour atteindre le disparu : « Bientôt, le train m'aura consommé. Le regard ne sera plus qu'une chose à côté de l'oeil, bagage scandaleux. Qui, sinon l'ultime,

entrera alors en gare ? Qui, sinon toi, débarquera ? »

La forme de cette partie — proses aux phrases brèves, qui courtisent la narration en l'esquivant — ne dérogera pas le lecteur rompu à la poésie québécoise récente, qui l'a abondamment pratiquée, pour le meilleur et pour le pire. Tremblay maîtrise les valeurs lapidaires et allusives communément attribuées à ce style, que d'autres n'atteignent pas : le couperet des phrases tombe juste pour marquer la dureté et renouer tout un halo de non-dit. Les figures de style s'intègrent à des réseaux de sens étroitement tissés, pour nous faire éprouver « physiquement » le morcellement et la déposition du fuyard : des parties du corps, des morceaux de vêtements semblent agir comme détachés de celui qui parle : « Mes épaules déraillent »; « mes vêtements ne suffisent plus à raconter la saleté, la fuite, la fixité. »

La seconde partie est moins homogène, plus discontinue, et le lecteur aura à recoller lui-même les morceaux. Il devrait pourtant être ébranlé par la lucidité cruelle de certains aphorismes ou chair et pensée se conjuguent : « l'odeur de la bouche / devance la mort »; « on ne m'a pas appris ceci / l'intimité de l'objet / demeure la planète la plus éloignée / l'agonie l'aperçoit ». Et il se laissera sans doute atteindre par le lyrisme des quelques strophes qui s'agencent autour de leitmotives, comme celui du baiser, qui « ne se force pas ».

Quand l'écriture renonce à son

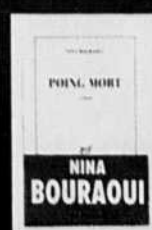
style ramassé, on a droit à telle métaphore hasardeuse : « à observer le match de l'équipe » ou à tel cliché de notre poésie nationale récente : « la certitude dévaste l'intime ». On trouve aussi de longues accumulations de « flashes » (images, ou notations à syntaxe identique, juxtaposées) : ce procédé, qu'aimaient les surréalistes, donne un effet lyrique de litanie ou de martèlement, mais sa sur-utilisation par nos poètes en a fait une forme rhétorique un peu facile. Les quelques cent vers qui composent le finale *Gare à l'aube* sont tous forgés sur ce principe, et cèdent au déversement : la tension y est perdue au profit de la monotonie engendrée par la répétition des structures et l'éclectisme sans nécessité des notations. Un tel monologue passerait sans doute mieux à l'oral, au théâtre par exemple.

Bien qu'inégale, la poésie de Tremblay a pour qualité de se fonder sur une véritable nécessité, que ces vers résument : « pour m'être / j'ai besoin du besoin / je ne le pardonne pas / à ce qui me fait de monde ». On excuse aisément quelques faiblesses à qui ne se contente pas de séduire par les bons sentiments mais ose en affronter la part sombre et douloureuse, sans pathos ou exhibitionnisme outranciers.

(1) Il a récemment publié un récit, *Anna à la lettre C*, Montréal, les Herbes Rouges, 1992.

(2) Laval, Éditions Trois, 1989.

LA RENTRÉE ROMANESQUE chez Gallimard



POING MORT
de Nina Bouraoui
Pour fuir la vie trop débordante de rêves, une femme a choisi de devenir gardienne de cimetière. Un roman noir et violent écrit par l'auteur de *La Voyeuse interdite*.

102 p., 19,95\$



LE SCULPTEUR DE FEMMES
de Lisa Bresner
C'est dans la Chine du XVIIe siècle que nous

transporte ce premier livre d'une jeune romancière française de vingt et un ans, digne héritière de Georges Bataille.

77 p., 16,95\$



L'indicible mystère du désir

LE MYRTE ET LA ROSE
Annie Messina
Traduit de l'italien par Jocelyne Sephord et René Marx Viviane Hamy, 1992, 181 pages

Franck Bordeleau

DES MYSTIFICATIONS, la littérature en offre (et en permet) de toutes sortes. Ainsi Annie Messina, publiant en 1982 *Le myrte et la rose*, son premier roman, et craignant qu'on ne lui reproche de miser sur le nom d'un écrivain célèbre en Italie (celui de sa tante Maria Messina), se rebaptisait « Gamila Ghâli ». Le pseudonyme, exotique à souhait, collait si bien au récit que d'aucuns affirmèrent qu'on avait retrouvé là un conte inédit des *Mille et Une Nuits* et d'autres, qu'il s'agissait d'un grand classique de la littérature arabe.

L'éditeur entretint le mystère et laissa les Italiens se jeter sur ce roman qui les envoyait se promener quelque part dans l'empire islamique, à la fin du VIIIe siècle. Pour Ghâli/Messina, auteure friande de symboles, le myrte représente le très beau et très mâle prince Hamid el-Ghâzi, qui règne sur un petit état des montagnes; la rose c'est Shahin, un esclave révolté, magnifique et à

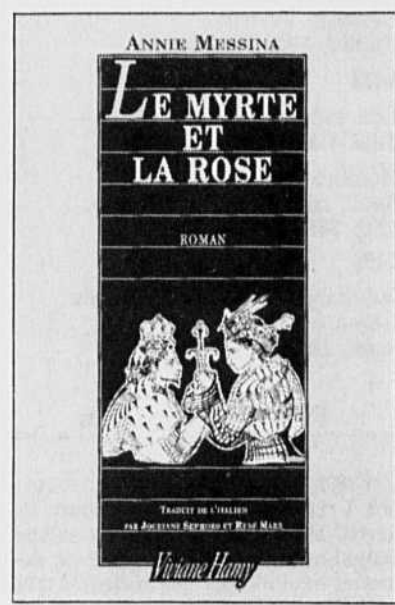
peine pubère que découvrira Hamid chez le marchand Boutros. Dès qu'ils s'aperçoivent dans la sordide arrière-boutique du marchand d'esclaves, Hamid et Shahin se reconnaissent mutuellement comme étant l'un pour l'autre le parfait objet du désir. Chacun vient de trouver, c'est transparent, son Autre, celui que Freud et Lacan nous condamnent à chercher sans trêve et sans espoir jusqu'à la mort.

Messina s'attaque à gros en bafouant l'un des principes les moins refutables de la psychanalyse avec, qui plus est, le thème de l'homme mûr séduit par la beauté d'un adolescent. Apparaissant dans la mythologie (l'épisode de Zeus fou d'amour enlevant Ganymède pour en faire son échanton à même été immortalisé dans un tableau célèbre : *Le rapt de Ganymède*) et — abondamment — dans la littérature, le thème est presque usé. De toute évidence cela ne gêne nullement Messina qui ajoute à la difficulté en situant son récit dans une époque vers laquelle peu d'auteurs contemporains ont osé se tourner. Du reste *Le myrte et la rose* est presque une fiction du type « à la manière de » tellement tout — les fastes, les harems, la licence sexuelle, la barbarie, jusqu'à l'écriture de Messina — y rappelle l'univers si caractéristique des *Mille et*

Une Nuits.

Mais l'époque n'est que prétexte. Ce dont parle ici Messina, c'est de l'amour absolu, cet amour qui, malgré le désir que peuvent éprouver les deux protagonistes, se situe bien au-delà de la satisfaction sexuelle. Même que pour madame Messina, le « passage à l'acte » ne saurait que dépraver (et pire : détruire) cet amour extraordinaire.

Le myrte et la rose relève davantage du questionnement métaphysique que de la fiction stricte. Le propos de Messina est grave et son récit, déconcertant. Mais pas sans défaut. C'est que rien n'est plus difficile à écrire que l'indicible entre les êtres. Messina s'y risque et c'est méritoire; elle s'y brûle un peu, aussi. Mais au bout du compte, nous avons là une conception si peu banale de l'amour qu'il faut aller y voir.



TEXACO
de Patrick Chamoiseau
Voici enfin, écrit dans une langue magique au rythme savoureux, le

grand livre des espoirs et des désespoirs du peuple antillais du temps des chaînes à celui du développement moderne.

433 p., 34,95\$



CHERCHER SA DEMEURE
de Sylvie Doizelet
L'arrivée d'une étrangère vient troubler la

vie paisible des habitants d'un petit village des landes du Yorkshire. Personne ne sera épargné dans cette histoire digne des sœurs Brontë!

153 p., 24,95\$



Les aventures d'un duo folichon

LES FAINÉANTS
Marco Lodoli, Paris, P.O.L., 1992, 100 pages
Hervé Guay

MARCO LODOLI enseigne dans un lycée de la banlieue de Rome. Si ses cours ressemblent le moins au monde à ses livres, ses étudiants ne doivent pas s'ennuyer. Car, il a de la fantaisie à revendre, le tout agrémenté d'une nostalgie tenace aussi bien qu'aérienne. Après *Chronique d'un siècle* et *l'énigme*, il nous sert un autre beau livre, de ceux qui consolent des pires étés.

S'y retrouve Lorenzo Marchese qui porte bien ses 70 ans et à qui on donne de temps en temps du « monsieur le marquis », vus son patronyme et son allure, et tant les restes sont encore agréables. Or, Marchese tente de chasser l'ennui et la routine, lesquels le gagnent peu à peu depuis le décès de sa femme Caterina, une gigantesque basketteuse.

Sa route croise alors celle de Gabèn, un Africain baratinneur qui nourrit mille projets plus insensés les uns que les autres. Et hop ! finie la morosité. Le veuf accompagne dès lors le grand Noir dans ses desseins les plus téméraires jusqu'à ce qu'il revoie son épouse Caterina au terme d'un mémorable péripète en car.

En 100 pages, le duo, qui apparaît bancal de prime abord, loin de se disloquer, en arrive grâce à de faux billets à mener la vie de pachas, dans

une boîte de nuit de dernière catégorie, admettons-le. Mais là, coqueluches admirées des fainéants qui y traînent, ils pourront au moins aller jusqu'au bout de leurs rêves, faisant fi des assommantes contingences matérielles.

Le talent de Lodoli consiste à faire glisser lentement son intrigue vers le merveilleux, pour ainsi dire, au compte-gouttes. Une petite surprise ici, un détail insolite là et ça y est. Il n'y a plus rien à l'épreuve de Lorenzo et de Gabèn. Le lecteur cède et lui aussi entre dans la fête et se prend au jeu.

Peu lui importe que les coupures brandies par Gabèn arborent des petits éléphants rouges et bleus ou des cigognes jaunes et blanches, Lodoli a déjà gagné la partie. Tout lui est permis. Gabèn peut bien répondre au patron qui lui demande si ses faux billets de banque sont valables cette répartie évasive : « Voilà mon costume, voilà mes amis et voilà mon argent ». Notre hâbleur en a vu d'autres, et le meilleur est encore à venir.

Le meilleur, c'est cette finale digne d'un film de René Clair. Encore là, Lodoli amène finement le grand départ de Lorenzo, au sein d'un songe empreint d'une douce mélancolie. Il s'agit pourtant d'un trajet de car, mais si léger, si innocent que ce passage vers l'au-delà se laisse traverser avec la souris. Beau point final à des aventures déjà bien sympathiques.

MONTRÉAL

Photographies de Michael Drummond
Présentation de Michel Tremblay

Album photographique
133 planches couleurs
28 cm x 30,5 cm

L'écrivain et le photographe, unis dans une aventure commune, reviennent au Montréalais, prisonnier de son regard, une ville qu'il avait oubliée.

148 pages / 29,95\$



En vente chez votre libraire

Histoire du Montréal

François Dollier de Casson
Nouvelle édition critique annotée de Marcel Trudel et Marie Baboyant
Cahiers du Québec / Documents d'histoire n° 99

Les 30 premières années de la fondation de Montréal racontées par un historien de l'époque.

346 pages / 28,50 \$

En vente chez votre libraire

À PARAÎTRE

Montréal 1642-1992
ouvrage collectif dirigé par Jean-Pierre Duquette
Cahiers du Québec / Album n° 104
21,5 cm x 28 cm

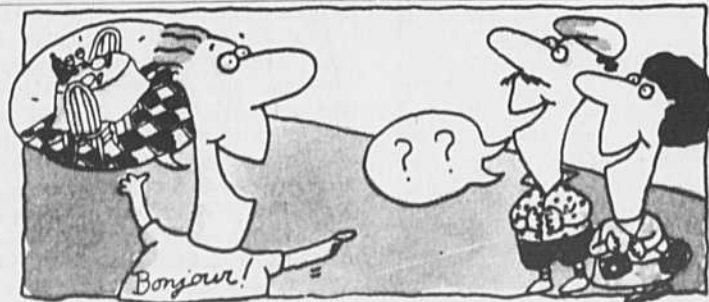
De la fondation de Ville-Marie jusqu'à aujourd'hui, cet ouvrage, très largement illustré en noir et blanc retrace les grandes étapes de l'évolution de la Métropole à travers les 350 ans de son histoire.

À PARAÎTRE

Montréal et ses peintres
Esther Trépanier et Laurier Lacroix
Cahiers du Québec / Album n° 105
21,5 cm x 28 cm

En plusieurs brefs segments, cet ouvrage s'attache, à l'appui d'une riche iconographie en couleurs, à relier l'histoire de Montréal à celle des peintres qui l'ont célébrée dans leurs oeuvres.

Prochainement chez votre libraire



Montréal sourit aux touristes. Dites-leur Bonjour!



LE PETIT SAUVAGE
d'Alexandre Jardin
Un livre qui ne pouvait être écrit que par l'auteur du

Zèbre. Jamais Alexandre Jardin n'était pourtant allé aussi loin. Il signe ici certainement sa création la plus originale.

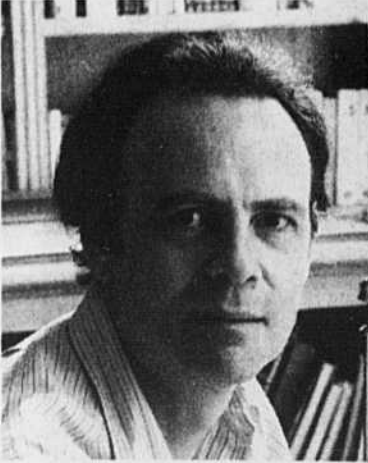
228 p., 24,95\$



UN CIRQUE PASSE
de Patrick Modiano
À travers une série d'énigmes qui s'entre-

croisent, une histoire d'amour se dessine empreinte d'un charme qui hante le lecteur pendant très longs temps.

153 p., 24,95\$



L'HYPNOTISME À LA PORTÉE DE TOUS
de Marie Nimier
Pour la jeune Cora, le grand

jeu consiste à hypnotiser tout ce qui bouge autour d'elle. Seulement les jeux d'enfants deviennent moins innocents lorsqu'on a dix-huit ans...

275 p., 27,95\$

IL FAUT LIRE



INCHALLAH
d'Oriana Fallaci
Trois mois d'enfer vécus par une garnison italienne dans Beyrouth assiégé. Est-ce vraiment la mort qui l'emporte sur la vie?
éditions Gallimard, 638 p., 32,95\$



LE PETIT SAUVAGE
d'Alexandre Jardin
Jardin
Un livre qui ne pouvait être écrit que par l'auteur du Zèbre. Jamais Alexandre Jardin n'était pourtant allé aussi loin. Il signe ici certainement sa création la plus originale.
éditions Gallimard, 228 p., 24,95\$



ÉTOILE ERRANTE
de J.M.G. Le Clézio
Esther et Nejma, la Juive et la Palestinienne n'auront échangé qu'un seul regard et leurs noms. Séparées par la guerre, elles ne cesseront plus de penser l'une à l'autre.
éditions Gallimard, 340 p., 29,95\$



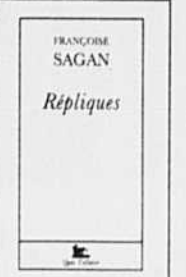
UN CIRQUE PASSE
de Patrick Modiano
À travers une série d'énigmes qui s'entrecroisent, une histoire d'amour se dessine empreinte d'un charme qui hante le lecteur pendant très longtemps.
éditions Gallimard, 153 p., 24,95\$



CANDY STORY
de Marie Redonnet
Roman policier, roman de mœurs, mais surtout roman d'amour, Marie Redonnet a une manière toute à elle de raconter les désastres...
éditions P.O.L., 138 p., 22,95\$



RÉPLIQUES
de Françoise Sagan
Françoise Sagan évoque l'amour, l'amitié, l'argent, l'écriture, les êtres et la vie. Un certain regard, le sien, lucide, sincère, attachant.
éditions Quai Voltaire, 126 p., 22,95\$



H
de Lin Haire-Sargeant
Depuis plus d'un siècle une question n'a cessé de hanter les lecteurs des Hauts de Hurlevent: où donc Heathcliff a-t-il disparu pendant trois ans? Lui seul pouvait nous livrer son secret.
éditions Pygmalion, 305 p., 29,95\$



IL FAUT LIRE

Diabole amoureux

LETTRES FRANCOPHONES

L'HOMME AU BÂTON, roman, Ernest Pépin
Gallimard, 1992, 161 pages

Lise Gauvin

L'ALLÉGRESSE du style, la vivacité, l'humour, telles sont les qualités de cet étrange récit, le premier d'Ernest Pépin, auteur guadeloupéen qui s'est mérité en 1990 le prix Casa de las Americas pour son recueil de poésie *Boucan de mots libres*. Le titre déjà, *L'Homme au bâton*, est tout un programme. Ce personnage légendaire qui hante les rues et les maisons, engrosse les filles après leur avoir procuré un intense plaisir, ou parfois attaque sauvagement les femmes et les tue, qui est-il? Un psychopathe, un fantôme, un alibi, un exutoire, un diable amoureux? À moins que ce ne soit simplement l'archétype du macho car, comme le dit une sage grand-mère: «Tous les hommes sont des hommes au bâton.»

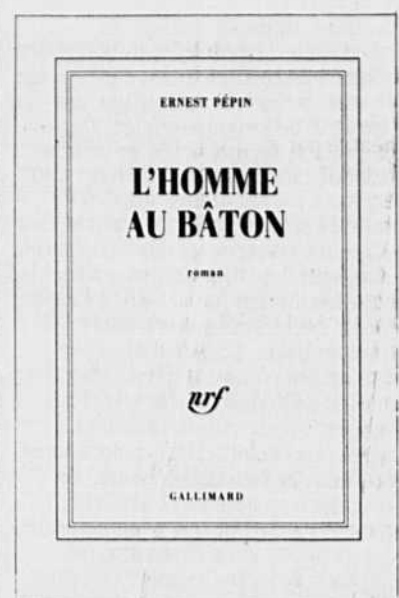
Les apparitions soudaines de cet homme et la peur qu'il génère sont l'occasion pour le romancier de se lancer à sa poursuite dans le secret des alcôves et les intrigues les plus

rocamboliques. Telle celle de l'inspecteur de police qui, pour mieux appâter le séducteur, décide de se transformer en travesti. L'occasion aussi — et c'est là le véritable sujet du livre — de donner libre cours à une enquête sur les moeurs et coutumes de la Guadeloupe d'une certaine époque. La perspective ethnographique n'est pas absente de ce roman qui livre en vrac, grâce au prétexte fourni par le mystérieux personnage, des renseignements sur les lieux, les rites, les croyances en même temps qu'une vaste galerie de portraits hauts-en-couleur. On y apprend ainsi qu'un curieux commerce existe entre le monde des morts et celui des vivants et que les premiers ont mille espiègleries dans leur sac:

«De temps à autre, lassés d'être sans forme, désireux de goûter à nouveau aux plaisirs de la chair, ils se réincarnent. Ils choisissent un ventre de femme qu'ils arrondissent neuf mois durant avant de passer une tête étonnée par la fenêtre de la vie. Ils refont le parcours, descendant à nouveau le fleuve du temps, éblouissant au passage leurs contemporains de leurs éclats de vie.»

On y apprend aussi que les Canadiennes ont une réputation toute spéciale en Guadeloupe car dans les rituels de certaines danses, elles «s'abandonnent gaillardement en répondant coups de rein par coups de rein jusqu'au moment du charroi.»

À quelle époque exactement situer ce récit? S'agit-il d'un passé révolu,



ressuscité par la seule magie du conte entendu au pied du gôhavier: «Le cyclone a bien essayé d'arracher notre arbre-à-rêves mais il a dû reconnaître sa défaite et aujourd'hui encore, alors qu'on a tout oublié de l'Homme au bâton, le gôhavier est là pour recueillir nos rêves.» Ne s'agit-il pas plutôt d'un moment de transition culturelle, une sorte d'époque charnière entre l'ancien et le nouveau, la campagne et la ville, la tradition et le modernisme, l'oral et l'écrit? Moment de transition que pourrait symboliser la Place de la

Victoire de Pointe-à-Pitre, point d'observation privilégié et lieu de palabres par excellence:

«Mais nous n'aimons pas l'écrit. L'écrit demeure affaire de loi, d'église et d'école. Nous préférons la bouche-à-oreille, la radio bois-patate et les grandes palabres sur la place de la Victoire. Le ti-banc du conteur nous asseyait sur le dos du songe et nous naviguions dans la parole, marins perdus cherchant la formule magique du salut.»

C'est d'ailleurs grâce au rêve, à l'exagération, à l'outrance amusée, au renversement ludique qu'Ernest Pépin évite le piège de l'inventaire et du pittoresque. Romancier antillais publié chez Gallimard et adepté, comme les Chamoiseau et Confiant, du métissage des cultures et de la créolité, il doit négocier sa langue au plus près s'il ne veut devenir un «nègre à grand français» comme on en trouve dans son récit. Le résultat est parfois étonnant, puisque certains mots, expressions ou phrases entières écrits en créole sont expliqués en notes au bas de la page et d'autres pas. Les procédés sont multiples, suscitant la collaboration active du lecteur. Mais l'appareil explicatif comme tel reste léger et ne détruit pas le véritable plaisir que l'on prend au tournoi de paroles et au rythme endiablé des scènes de ce récit qui, en dépit de l'attente créée par le titre, a remplacé le registre de l'horreur par celui du rêve et de la jouyseté.

L'auberge espagnole de 1492

1492
«L'année admirable»
Bernard Vincent
Aubier, 1991, 225 pages

1492
Les aventures de Juan Cabezon de Castille
Homero Aridjis
Seuil, coll. «Points Roman», 1992, 367 p.

1492
Mémoires du Nouveau Monde
Homero Aridjis
Seuil, 1992, 482 pages

Francine Bordeleau

EN 1892, année du 400e, c'était clair: don Cristobal Colon était encore un héros. Puis il est devenu un salaud mégalomane, puis une sorte de demeuré exploité par ses Majestés très catholiques Isabelle et Ferdinand, puis encore un héros, mais romantique cette fois, un homme aux rêves trop grands parti sur la route des épices chercher de l'or et qui s'adresse à Dieu lui-même pendant que tangent sur l'Atlantique ses caravelles



Christopher Colomb

(disons). Maintenant que nous sommes en pleine commémoration, à chacun de donner un sens aux voyages de Colomb. Et à chacun son interprétation de l'année 1492.

Celle de Bernard Vincent n'est pas inintéressante. Vincent est un spécialiste de haut niveau de l'histoire de l'Espagne musulmane et de la Reconquête, ce qui est évident dans l'essai qu'il nous livre ici.

En 1492, analyse l'historien d'en-

trée de jeu, le centre de l'Europe (le nombril du monde, littéralement), c'est l'Espagne. Le temps glorieux de l'Italie est révolu, celui de la France et de l'Angleterre n'est pas encore advenu: l'histoire se fait dans la péninsule ibérique. Que Colomb soit parti cette année-là pour le Nouveau Monde n'a rien d'un hasard: une foule d'événements signifiants convergent en 1492, et le voyage de Colomb n'aura été que le

plus spectaculaire.

Pour Isabelle et Ferdinand, que l'ensemble de la chrétienté appelle les Rois Catholiques, 1492 commence le 2 janvier, date à laquelle l'émir Boabdil signe, après 10 années de guerre, la reddition de Grenade, capitale du dernier État musulman d'Espagne. Les vainqueurs se montrent magnanimes: les vaincus conservent leurs biens et leur dignité... et sont diplomatiquement invités à vider les lieux. En même temps les Juifs sont expulsés d'Espagne; l'Inquisition persécute ceux qui restent et les *conversos*, ceux qui se sont convertis au catholicisme. En 1492, l'Espagne des trois religions a fait son temps.

Autre événement signifiant cette même année, qui montre bien, selon Vincent, que l'Espagne s'est irrémédiablement engagée sur la voie de l'impérialisme: le linguiste Nebrija présente au couple royal sa grammaire castillane, la première grammaire écrite dans une langue vernaculaire. Au XVe siècle, c'est une véritable révolution puisque les grammaires n'étaient écrites qu'en latin, la langue de l'Empire.

En Espagne, l'air du temps est au mouvement: à cause de l'émigration obligée des Juifs (mais l'Europe tout entière semble saisie d'une frénésie migratoire: le Génois Christophe Colomb, qui débarque un beau jour en Espagne, en est le premier exemple), de la volonté d'expansion de la religion catholique... L'Europe est trop petite et se tourne, Colomb en tête, vers l'Atlantique.

C'est ce moment que reconstitue *Les aventures de Juan Cabezon de Castille*, la fiction historique de l'écrivain mexicain Homero Aridjis. D'abord paru en français en 1990, puis réédité cette année dans la collection «Points», ce roman relate les péripéties vécues depuis sa naissance par Juan, le héros et narrateur, dans la très catholique Espagne du XVe siècle. Des dialogues sentencieux et étourdissants viennent parfois gâcher le plaisir mais le récit, qui fait par moments penser au *Cent ans de solitude* de Marquez, a de ces envolées! Cette Espagne où pullulent les enfants illégitimes, les bandits de grands chemins, les bordels comiquement sordides, les moines illuminés de l'Inquisition est en vérité fascinante à lire.

Récapitulation de la saga de l'expulsion des Juifs d'Espagne, *Les aventures de Juan Cabezon de Castille* s'achève le 3 août 1492 alors que le héros, qui vient de retrouver sa femme juive après l'avoir cherchée pendant des années, embarque sur la *Santa Maria* aux côtés de Colomb. Les *Mémoires du Nouveau Monde* s'ouvrent sur la conquête de l'Amérique.

Juan reste au Mexique. Témoin plutôt qu'acteur, il assiste à la rencontre de Cortés et de Moctezuma, à la destruction de l'empire aztèque, à la sauvagerie de ses pairs en quête de trésors. Dans ce récit qui prend valeur d'épopée, on retrouvera Cortés et Colomb bien sûr, mais aussi les protagonistes, réels et imaginaires, de la Conquête, des ascètes fous de Dieu, des chefs «indiens» aussi sanguinaires que les Espagnols. Juan rêve d'un Mexique mélys; il devient la mémoire vivante, le chroniqueur du Nouveau Monde.

Comme le fait un peu tout le monde depuis quelques temps, Aridjis nous montre la Conquête avec un regard sympathique aux Aztèques. Cette vision et ce thème se rapprochent de ceux de Le Clézio qui, en 1988, nous avait donné *Le rêve mexicain ou la pensée interrompue* (Gallimard), un essai quasiment lyrique, parfois d'un manichéisme agaçant mais généralement passionnant. Aridjis évite heureusement la mièvrerie et la démonstration didactique et nous livre ici, sur la baroque folie du monde, une fiction débridée et grave où ça bouge comme on aime.

HUMANITAS
Collection CIRCONSTANCES

RETOUR
Constantin STOICIU
LE ROMAN DU RETOUR
Le Printemps européen II (Roumanie)
196 pages 15,95 \$

LES PALABRES DU VIEUX PROCURE A DESIRE (III)
Sylvain RIVIERE
82 pages 12,95 \$

EXIL ET FICTION
Caroline Bayard, Pierre Bertrand, Bogdan Gugu, Alberto Kurapel, Axel Maugey, Gina Stoiciu
Série Humanitas littéraire 4(27)
136 pages 14,95 \$

5780, avenue Decelles,
Montréal, Québec, Canada H3S 2C7
Commandes téléphoniques acceptées
(514) 737-1332

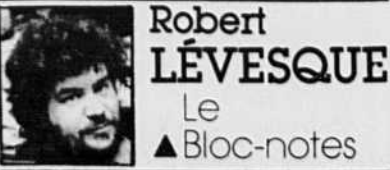
LIBERTÉ

INVIATIONS

Alexis Lefrançois
Marilu Mallet
Élisabeth Vonarburg
Gilles Cyr
Lori Saint-Martin
Jean Pierre Girard
Ook Chung
Nicolae Popescu
Flora Balzano
Pierre Milot

202

Le vrai roman de Jacques Copeau



Robert
LÉVESQUE
Le
▲ Bloc-notes

IL Y A des noms qui, malgré l'ampleur du rôle joué par ceux qui les portent, dans la littérature, dans le théâtre, demeurent inconnus du grand public. Jacques Copeau est un de ceux-là, qui dort au service des écartés de la gloire, parmi ceux qui se sont trop occupés des autres pour avoir trouvé le temps d'écrire son passeport pour la gloire, ne serait-ce qu'un roman de 100 pages. Copeau, Jacques, 1879-1949, parti sans laisser

d'adresse. N'aura jamais sa station de métro.

Dans les conversations des gens de théâtre, les plus âgés, on parle parfois de Copeau et du théâtre du Vieux-Colombier. Le nom de ce théâtre parisien, que l'on s'approprie d'ailleurs à réouvrir après restauration, a laissé la trace d'un grand respect, d'une espèce de piété théâtrale. Le père Legault l'avait fréquenté, Guy Provost l'a connu. Mnouchkine poursuit le travail de ce pionnier du théâtre civique. Chez les vieux liseurs, on sait que c'est Copeau qui a fondé la NRF, mais on aime mieux dire que c'est André Gide...

C'est que Copeau n'a pas inscrit son nom dans l'or des lettres ou le

cuivre des académies, même s'il a été le fondateur de ces deux grandes institutions du siècle, NRF et Vieux-Colombier; il était critique dans des feuilles théâtrales et avait du nerf en écrivant que *Chanteclerc* d'Edmond Rostand était « une misérable chose »; il bossait dans une galerie où passaient le vieux Monet, « avec un visage cuit par le grand air », et le vieux Degas, « qui a un sourire qui circule sous sa peau »; c'était le grand ami d'André Gide et il fut l'un des trois zigues à signer les papiers de fondation de la Nouvelle Revue Française en 1908; il devint metteur en scène parce qu'il lisait Shakespeare et eut l'idée en 1913 d'ouvrir un théâtre dans la salle paroissiale Athénée-Saint-Germain, rue du Vieux-Colombier; il mit sous

contrat, au nez, Charles Dullin comme acteur, Louis Jouvet comme régisseur, des gens qui seraient beaucoup plus connus que lui plus tard, et aujourd'hui.

Il a fait l'acteur dans des utilités, sur la scène de ce théâtre en demi sous-sol entre la rue de Rennes et le Bon Marché. On jouait *Scapin* sur un tréteau nu. *Les frères Karamazov* dans son adaptation. Mais c'est comme acteur de son époque que Copeau est important. Acteur et observateur, animateur, penseur. Un homme qui en cinq ans trouve le moyen de fonder la plus grande revue littéraire de son époque et, sans en avoir fait, de renouveler de fond en comble la mise en scène, dépouillant la scène des artifices, faisant passer le texte au premier plan, rompant avec le réalisme restrictif d'André Antoine.

C'est pourquoi, aujourd'hui, la publication de son journal, 43 ans après sa mort, est de grand intérêt. Copeau a laissé un roman, une pièce de théâtre, c'est tout, oeuvres mineures qui ne font pas un écrivain. On connaît « les Régistes du Vieux-Colombier », notes de la vie d'un théâtre. Mais voilà son journal personnel, Copeau mis à nu par lui-même. Vaste placard de ses pensées, de ses hantises, de ses amours, notées au jour le jour, scrutées, analysées, le miroir de son moi, grand autoportrait d'une vie d'homme. Inspiré et orgueilleux, franc, angoissé et parfois trop sûr de lui. Toujours seul.

La voilà l'oeuvre de Copeau, celle qu'il aurait voulu écrire sous forme de roman, qu'il reportait au lendemain et qui était là en train de

se faire, sur sa table de travail, dans un train, un hôtel, se formant petit à petit de jour en jour. On y trouve l'amour d'une femme, et l'attraction des femmes, les amitiés avec Gide, Ghéon, Jacques Rivière, le théâtre, la guerre 14-18, les bordels, les lectures, les enfants, les angoisses de mort, les voyages, les découragements, les petites trahisons, les confidences de Gide, Agnès Thomsen, sa compagne.

Né dans le Faubourg Saint-Denis en 1879, à l'étage du magasin de boucles et agrafes de son père, Copeau vit une adolescence solitaire dans le Paris de Zola, il s'enfuit de son milieu; il sera autodidacte, et puis bel homme, beaucoup d'entretient et d'assurance, les hommes l'aiment; chaud lapin, il est insatiable de maîtresses (quatre à la fois, c'est courant, sans compter le bordel) mais il demeure, union de toute une vie, l'époux infidèle et amoureux d'une seule et même femme, Agnès, sa Danoise. Dans ce Journal, que Copeau entreprend à 22 ans, le portrait d'Agnès est au premier plan, sa figure pathétique traverse l'ouvrage. Copeau a rencontré Agnès Thomsen en 1896. Il a 17 ans, elle en a sept de plus. Il lui écrit, elle lui écrit, il recopie ces lettres dans son journal, et nous suivons la progression de la plus incroyable entreprise de séduction, et d'amour sincère, jusque dans la crise et le désespoir, entre un homme et une femme. Copeau écrit: « Je ne serai vraiment seul et libre qu'uni avec toi ».

Dans ce Journal on trouve un magistral profil d'André Gide. En novembre 1901, Copeau lit *Les*

Nourritures terrestres, paru en 1897. « Douceur d'une inquiète fraternité reconnue », écrit-il. Ils seront amis dès l'instant où ils se voient. Copeau note leurs conversations, les lettres de Gide, la tendresse de celui-ci pour la cousine Madeleine qu'il a épousée, et l'amour des garçons, les virées de Gide dans les établissements de bains, puis la vie à Cuverville dans l'ordonnance d'un foyer entre Madeleine et écriture, tartes aux fraises et rames de papier.

Copeau est bien placé pour nous parler de Gide. Hétérosexuel, il ne le juge pas, il l'aime. Il le conseille, et on doit à Copeau une part des *Caves du Vatican*. On voit Gide surgir, repartir. Le romancier de *La porte étroite* est une queue de veau, qui court l'inconnu, qui accorde sa voix insinuante autour d'un détail avec une immense culture. Vif et fuyant Gide.

Mais on ne trouve rien sur la fondation de la NRF. Lundi 19 octobre 1908, Copeau écrit que Gide a rasé sa moustache. Il ajoute, comme si c'était un détail: « nous fondons La Nouvelle Revue Française ». Même chose pour le Vieux-Colombier. On en apprend plus sur les actrices, ses maîtresses, que sur sa conception de la mise en scène. Nous retournons aux Régistes pour cela.

Dans ce Journal, la vie de Copeau est devenue le vrai roman qu'il désespérait d'écrire.

☆☆☆

Journal 1901-1948, Jacques Copeau, 2 tomes, 1561 pages, collection « Pour Mémoire », Seghers.

Un Modiano des dimanches soir



Lisette
MORIN
▲ Le feuilleton

UN CIRQUE PASSE

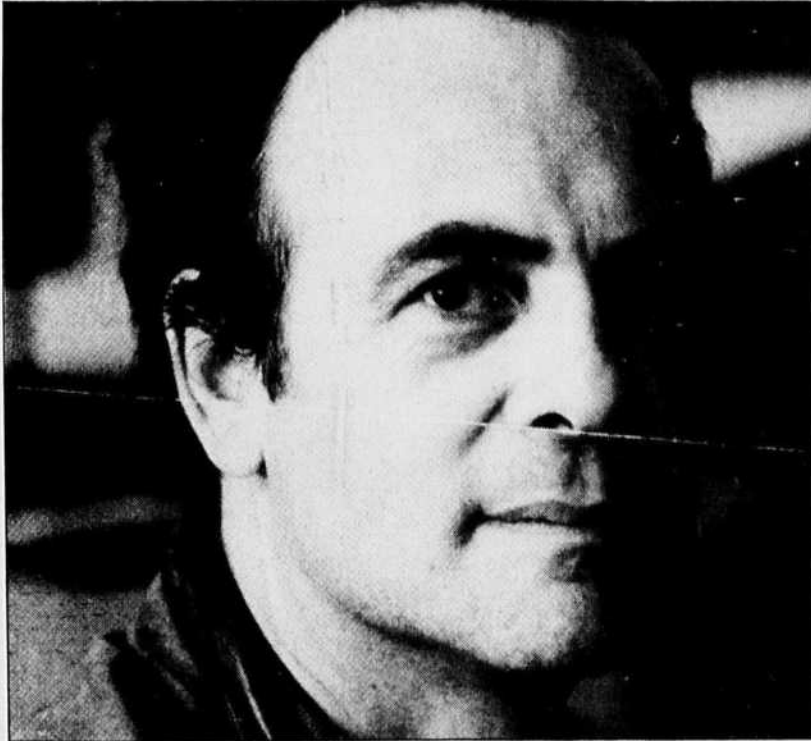
Patrick Modiano, Paris, 1992, Gallimard, 152 pages. PARCE qu'il a été longtemps en pension, parce que sa mère était comédienne, et qu'il la rejoignait après le spectacle, le héros du dernier Modiano est hanté par les dimanches soir. « Je me suis rappelé, peut-on lire à la page 87, ces dimanches soir où je traversais Paris à pied, de la Rive Gauche à Pigalle, et l'enseigne lumineuse au bout de la rue Notre-Dame-de-Lorette, rouge, puis verte, puis bleue ».

De dimanche soir à ce « samedi soir » où « dehors, l'air était aussi tiède qu'un samedi soir du printemps », on ne peut compter toutes ces allusions à cette heure de la fin du jour où le garçon de 18 ans, un peu paumé, abandonné par un père réfugié en Suisse et une mère en tournée théâtrale en Espagne, se sentirait seul sans la compagne que le hasard lui a donnée: une certaine Gisèle (ou Suzanne), plus âgée et sans aucun doute plus avertie et qu'elle présente comme son frère à des amis, ou protecteurs, plutôt inquiétants. « Nous formions un drôle de couple, avoue le narrateur, et nous devions avoir l'air suspect tous les deux ».

On n'étonnera évidemment pas les inconditionnels de Modiano en répétant que l'atmosphère du dernier roman est trouble, que les lieux où ils se retrouvent, restaurants, appartements vidés de leurs meubles, et les interminables déambulations qui les entraînent du 5e arrondissement au 16e, du Bois de Boulogne jusqu'à la rue Desaix, vers les années 60, ressemblent fort aux errements des précédents romans, ceux qui parlaient plutôt des années 50.

Toujours extrêmement pudique, Modiano s'arrange pour que, gisant côte à côte sur le lit de l'appartement paternel, qu'il quittera bientôt, ni le garçon ni la jeune femme ne se livrent aux ébats pourtant si normaux de deux êtres jeunes. Elle quitte souvent sa jupe et son pull, elle est souvent nue mais rien n'indiquera au lecteur que le garçon est en proie au trouble amoureux. Il s'attache à sa compagne, la croyant menacée (on saura vers la fin qu'elle a goûté à la prison, pour des délits imprécis) et il lui propose même de l'accompagner à Rome où un antiquaire de ses amis lui a trouvé un travail dans une librairie. En attendant, ils vont d'un quartier à l'autre, elle récupérant un manteau de fourrure « conquis » chez une amie, ou un chien qu'ils traîneront à leur suite, lui continuant d'être fidèle à un certain Grabley, ami de son père en de plus heureuses saisons, et qui entretient une strip-teaseuse de très mauvais poil (le jeu de mots était trop facile...).

Une voiture leur est prêtée, qu'ils utilisent pour les plus longues courses à travers Paris et dans la proche banlieue, pour se rendre notamment à Saint-Leu-la-Forêt où la jeune fille parle constamment d'aller retrouver ses biens; ceux qu'elle n'a pu emporter dans les deux valises désormais enfouies dans un cagibi de l'appartement qui donne sur « l'extrémité du pont des Arts et



Patrick Modiano

le Louvre. En face, la pointe de l'île de Cité et le jardin du Vert galant ».

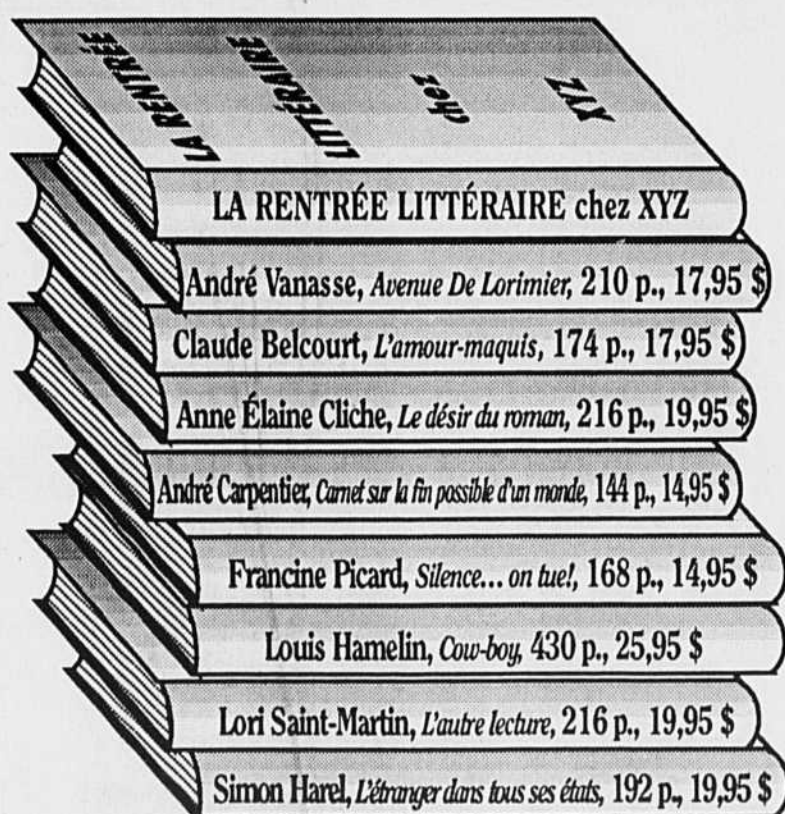
Entre deux promenades, entre deux rencontres avec les « amis » de Gisèle, le couple fréquente les cinémas des quartiers, voit les films de l'époque, bien entendu américains. Il y a aussi des allusions au précédent locataire de l'appartement, un certain Maurice Sachs, inconnu mais dont on parle toujours allusivement de « La chasse à courre ». De même, puisqu'il a fait des études de lettres, le jeune héros, presque encore un adolescent, évoque, toujours très imprécis, de stendhaliennes « Âmes sensibles ».

Mais on ne retiendra guère ces repères, pourtant indispensables à l'art du récit modianesque, en étant, une fois de plus, j'aurais le goût d'écrire englûni dans les rets indémaillables de la prose de Patrick Modiano.

Que n'a-t-on dit, ou écrit, sur la magie de ce style, en apparence, si lisse, si facile, d'une lisibilité si complète qu'on ouvre un Modiano, pourquoi pas un dimanche soir? et qu'on le referme, déçue que la magie fut si courte, avant même que la nuit soit totalement tombée?

Le cirque passe — le titre lui aussi est sibyllin, puisqu'on ne verra décidément pas défilé cette parade foraine, mais qu'on apprendra que la troublante héroïne, aux deux sens du terme, fut mariée à un travailleur du Cirque d'hiver — ne se raconte pas. On arrête le commentaire, si laudatif soit-il, pour inviter à lire. Et à s'enchanter une fois de plus, en regrettant de n'avoir pu percer le secret de cette oeuvre, la plus mystérieuse mais en même temps la plus véritablement limpide de la littérature d'aujourd'hui.

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE chez XYZ éditeur



LA RENTRÉE LITTÉRAIRE chez XYZ

André Vanasse, *Avenue De Lorimier*, 210 p., 17,95 \$

Claude Belcourt, *L'amour-maquis*, 174 p., 17,95 \$

Anne Éline Cliche, *Le désir du roman*, 216 p., 19,95 \$

André Carpentier, *Carnet sur la fin possible d'un monde*, 144 p., 14,95 \$

Francine Picard, *Silence... on tue!*, 168 p., 14,95 \$

Louis Hamelin, *Cow-boy*, 430 p., 25,95 \$

Lori Saint-Martin, *L'autre lecture*, 216 p., 19,95 \$

Simon Harel, *L'étranger dans tous ses états*, 192 p., 19,95 \$

LA TRÈS NOBLE DEMOISELLE

Un roman historique de Louise Simard

Nom: Louise de Ramezay

Surnom: La Très Noble Demoiselle

Origine: fille du gouverneur de Montréal,

Claude de Ramezay

Existence: 1705-1776

Etat civil: célibataire, par choix

Passion: la liberté

Bilan: aucun regret

Héritage: un pays à aimer...

UN ROMAN HISTORIQUE DU MEILLEUR CRU

Pour découvrir une femme exemplaire de notre histoire

Pour céder au charme du XVIII^e siècle

Pour tout oublier, le temps d'un roman sensuel et séduisant!

La Très Noble Demoiselle, de Louise Simard, Éditions LIBRE EXPRESSION 200 pages, 19,95\$.



BIENTÔT!



Le romancier François Barcelo nous offre son douzième livre! Après *Nulle part au Texas* et *Ailleurs en Arizona*.

Pas tout à fait en Californie

est son troisième roman consacré aux mésaventures de **BENJAMIN TARDIF** aux États-Unis: un récit souvent loufoque, toujours vif et léger, avec une pointe de tendresse — et autant

de méchanceté — envers cette Amérique à mi-chemin entre l'apogée et la décadence.

Le nouveau périple de Benjamin Tardif pourrait être tout à fait merveilleux

mais...

Soutinelle deviendra-t-elle une star du grand écran? **BENJAMIN** écrira-t-il le scénario original que lui commande un producteur de *remakes*? **Justin** Case pourra-t-il sauver Benjamin du traquenard où l'a entraîné une superbe mais non moins dangereuse Marilyn Monroe?...

Suite et fin dans le tout nouveau roman de François Barcelo.

Pas tout à fait en Californie de François Barcelo, paraîtra le 28 septembre prochain aux Éditions Libre Expression.

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

Sous la direction de Pierre Nepveu et de Gilles Marcotte

Textes de:

Michel Biron

Jean-François Chassay

Simon Harel

Gilles Marcotte

Ginette Michaud

Pierre Nepveu

Pierre Popovic

MONTREAL IMAGINAIRE
Ville et littérature
sous la direction de Pierre Nepveu et Gilles Marcotte

MONTREAL IMAGINAIRE

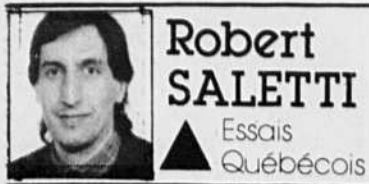
Ville et littérature

En librairie dès le 18 septembre

Volume de 432 pages, 24,95\$

fidés éditions

Divorce à la québécoise



Robert SALETTI
Essais Québécois

MÉTAMORPHOSES D'UNE UTOPIE

Textes recueillis par Jean-Michel Lacroix et Fulvio Caccia, Presses de la Sorbonne Nouvelle et Éditions Triptyque, 324 pages

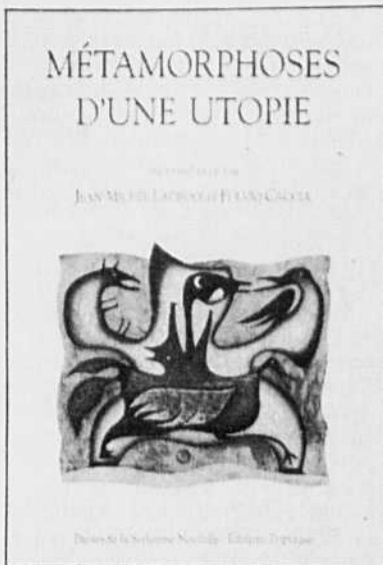
L'ÉTRANGER DANS TOUS SES ÉTATS

Sous la direction de Simon Harel, XYZ, « Théorie et littérature », 186 p.

LA CULTURE INVENTÉE

Sous la direction de Pierre Lanthier et Guido Rousseau, Institut québécois

de recherche sur la culture, 360 p. COMME se le demandent avec beaucoup d'à-propos Jean-Michel Lacroix et Fulvio Caccia dans leur introduction à *Métamorphoses d'une utopie*, n'y a-t-il pas coïncidence historique dans le fait qu'un demi-millénaire après la découverte d'un continent qui fut longtemps son miroir et sa projection idéalisée, l'Europe cherche à toutes fins utiles à se « continentaliser » ? La nation, dans le contexte actuel, est-elle encore pensable sans une forme quelconque de méta-nation ? Que faire des notions d'ethnie et de peuple quand les manifestations de xénophobie et de racisme se multiplient, en ex-Yougoslavie comme ailleurs ? Avec les frontières nationales soumises à rude épreuve économique, par la globalisation des marchés, et morale, par la pression des populations tiers-mondistes, la



question de la place réservée à l'étranger gagne chaque jour en pertinence.

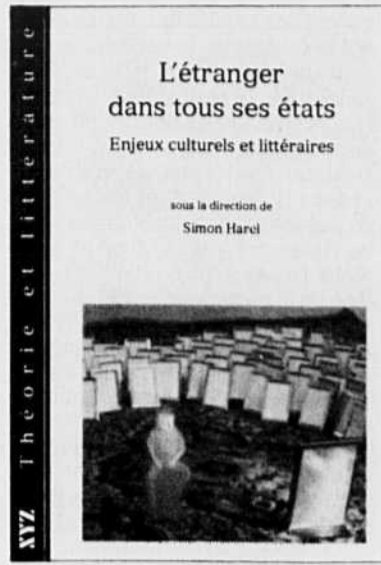
Exactement à la même époque l'an dernier, en levée de rideau, je recensais un ouvrage de Fernand Ouellet sur l'*Éducation interculturelle*. Un an plus tard, le même questionnement portant sur l'accueil de l'Autre peut reprendre de plus belle, sous des appellations différentes. Plutôt que d'interculturalisme, on parle cette fois, qui de pluralisme ethnique, qui de plurilinguisme, qui de transculture. Mais la réflexion est dans le fond la même : se dégager d'une vision ethnocentriste de la culture.

Les trois ouvrages dont il est question aujourd'hui sont issus de colloques universitaires et les trois livrent le même constat, bien que chacun à sa manière : la culture et l'identité se réinventent sans arrêt et il serait prétentieux, voire dangereux, d'en réifier les

caractéristiques ethniques ou linguistiques. Ainsi, pour sa part, *La culture inventée* propose un examen des « stratégies culturelles québécoises » qui ont eu cours aux XIXe et XXe siècles. Qu'il soit question d'institution littéraire, de sports, de l'école, des caisses populaires ou de publicité, la culture est ici dépeinte moins comme un héritage que comme une genèse.

Qu'on parle maintenant de « stratégies » identitaires, sociales et économiques pour évoquer des réalités qu'on aurait appelées simplement « dimensions » il y a à peine 10 ans, est en soi significatif. En réalité, nonobstant la valeur intrinsèque de chaque article, l'ensemble est un peu disparate, comme c'est souvent le cas des recueils publiés par l'Institut québécois de recherche sur la culture. Je retiens néanmoins la perspective de départ qui suppose que la culture (québécoise, dans ce cas-ci) n'a pas « l'homogénéité, la permanence, ni même l'évolution linéaire que beaucoup lui attribuent ». Qu'une telle affirmation soit parrainée par le Centre d'études québécoises de l'Université de Québec à Trois-Rivières montre le chemin parcouru depuis les beaux jours de la « québécoïté » et de la « québécoïté ». J'avoue par ailleurs qu'un ouvrage sur la culture québécoise qui commence avec une citation de Nietzsche flatte mes dispositions critiques. Qu'on en juge : « Être n'est qu'un avoir été ininterrompu, une chose qui se vit de se nier et de se consumer, de se contredire elle-même ». Il s'agit du même philosophe qui avait déclaré, en pensant aux politiciens sans doute, « Homme, ton destin n'est pas d'être un tue-mouche ! »

La culture et l'identité ne sont donc pas des blocs homogènes, fo



d'universitaire. L'étrangeté, aurait dit Freud, n'est toujours que ce qui nous apparaît étrange. Deuxième titre au programme, *L'étranger dans tous ses états* représente, pour l'essentiel, les retombées d'un colloque au cours duquel il s'agissait de saisir les caractéristiques de cette « introjection de l'étranger » qui est au fondement même du processus identitaire. On le constate, l'approche est nettement psychanalytique. Pour Simon Harel, directeur de cette publication et auteur d'un essai remarqué (*Voie de parcours*) sur « l'identité et le cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine », l'étranger a une fonction de révélateur. Excentrique au sens littéral du terme, il est celui qui donne un sens à notre identité, qui l'altère, pour empêcher la familiarité complaisante. Grâce à lui, l'inquiétante étrangeté de l'autre fonde notre habileté à être, au sens nietzschéen du verbe. Quant

l'étranger « survient », comme dans le célèbre roman de Germaine Guèvremont, l'identité surgit. Hors d'elle-même, elle jaillit en quelque sorte.

Dans un vocabulaire souvent marqué par la psychanalyse, *L'étranger dans tous ses états*, qui se donne comme sous-titre « Enjeux culturels et littéraires », offre matière à réflexion, en particulier sur la question de la langue. Y est défendue, par exemple, sous la plume de Sherry Simon, la notion de plurilinguisme pour décrire le fait que la langue n'est jamais tout à fait une, que la langue est un passage, une suite d'énoncés toujours en instance d'être traduits (en une autre langue mais aussi en « autre chose »), que toute langue renvoie à une pluralité d'énonciateurs, de locuteurs, toujours quelque part étrangers l'un à l'autre et que d'avoir une langue commune, le franco-québécois disons, n'assure pas pour autant l'existence d'une communauté de valeurs.

Fruit d'un colloque organisé par le Centre d'études canadiennes de Paris III et parrainé par le magazine québécois *Vice Versa*, *Métamorphoses d'une utopie* est, quant à lui, un recueil co-édité dans lequel on trouvera de nombreux textes traitant de culture, d'acculturation et, surtout, de transculture, ce concept créé par l'anthropologue cubain Fernando Ortiz dans les années 40 et relancé il y a quelques années par *Vice Versa*. Processus de transition d'une culture à une autre, impliquant une « déculturation » et une « néo-culturation », la transculture est, selon ses propagateurs, la base même de tout apprentissage de type culturel.

En dépit, parfois, d'un certain ethnocentrisme critique qui consiste



à faire du Québec, perversement dirais-je, le paradigme de toutes les expériences culturelles ou politiques modernes, l'ensemble des contributions est de haute tenue. L'impression qui s'en dégage est que les rapports de la culture et de l'ethnicité, quelle que soit la manière de les aborder, devront de plus en plus tenir compte de deux phénomènes qui n'ont pas obtenu beaucoup de publicité durant les récentes négociations constitutionnelles et qui sont résolument liés l'un à l'autre : l'urbanisation et l'immigration. Quand on sait que l'accord de Charlottetown ne prévoit rien de précis pour l'immigration et que la ville est le parent pauvre de nos gouvernements, on peut se demander s'il n'y a pas là quelque chose qui ressemble à un divorce de la sphère politique d'avec la sphère culturelle ?

Andrée MAILLET

▲ choses écrites

Carnet 52

ON CROIT généralement que les fonds des écrivains du Québec déposés à la Bibliothèque Nationale y sont en parfaite sécurité. Il devrait en être ainsi pour répondre honorablement à la confiance que nous mettons dans la compétence de nos institutions culturelles. La Bibliothèque Nationale ne devrait tolérer aucun manquement, aucune négligence. Les écrivains du Québec sont de bonne foi. Ils vendent leurs manuscrits, à l'occasion, ou ils les

mettent en dépôt pour sauvegarde. Il existe une entente selon laquelle les brouillons, si précieux pour qui se penche sur le processus de création d'un artiste, les corrections importantes, parfois reportées sur les placards, cela et bien d'autres choses du genre s'avèrent indispensables à la compréhension d'une oeuvre. C'est pourquoi, vendues ou simplement déposées pour sa protection, les archives d'un écrivain devraient toujours être traitées avec le respect qu'il commande. Il y a environ 17 ans, comme je terminais le Tome II des *Lettres au Surhomme* (qui en aura environ sept), j'ai confié à M. Roland Auger une collection de lettres écrites, à la main, (à partir de décembre 1944) à cet ami très intime que j'ai nommé le Surhomme. (Correspondance qui s'est étendue sur plusieurs décennies et qui ne cessa qu'à sa mort.) J'ai demandé à la BN à revoir ces lettres afin de les consulter. On m'a répondu que toute la documentation déposée par moi m'avait été remise. Or, les lettres au Surhomme qui devaient être rangées séparément ne m'ont pas été rendues.

☆☆☆

Si la Bibliothèque Nationale ne fait rien pour retrouver une documentation — dont je demeure la seule à juger de l'importance par rapport à mon oeuvre...! Faudrait-il vraiment que tout ce qui est valable dans ce domaine s'en aille à Ottawa ? M. Auger, qui donna 20 ans de sa vie à recevoir des archives, comment se souviendrait-il de celles dont je parle ? Un docteur en littérature, plongé dans les papiers d'un écrivain connu, y trouve, à sa stupefaction ! une tranche importante du fonds pris à un autre écrivain encore plus connu. Classifier les premiers jets, les placards, les journaux intimes, etc., des créateurs littéraires n'est pas du tout un travail de bénévoles, mais d'employés spécialisés, serviteurs de l'État, payés convenablement, je pense. Je tiens énormément, j'ai besoin de ces lettres toutes datées, et de cette photo, pour une vérification indispensable à mes travaux actuels.

☆☆☆

JEAN BASILE, attentif à ce que



j'écrivais, raconta que durant la dernière guerre, j'avais correspondu avec un officier de la Marine américaine qui envahit, non sans mal, l'Archipel d'Okinawa jusqu'au 6 août 1945 (où tout se termina faute de combattants). Nous nous écrivîmes longtemps. Un jour, il me rendit les lettres — à ma demande, après les avoir relues durant toute une nuit, en écoutant la musique que nous allions entendre ensemble, dont le *Ich liebe dich* de Grieg, chanté par Flagstad (en suédois), « les larmes aux yeux », me dit-il dans une lettre.

Telle est la vie : on se relit, on se souvient de ce qui nous rendait capable de déraciner des arbres — Et puis... on prend le deuil de sa jeunesse. Il en fit une copie. Cela ne me rend pas les originales. Ce linguiste, professeur dans une université américaine où il enseignait les langues orientales (la poésie japonaise du 16e siècle : on est loin de Berlitz...) il me suggéra d'utiliser mes lettres comme base d'un roman. J'hésitai... 24 heures, et lui écrivis : « Tu as raison. Viens me voir, nous en discuterons. » Il se

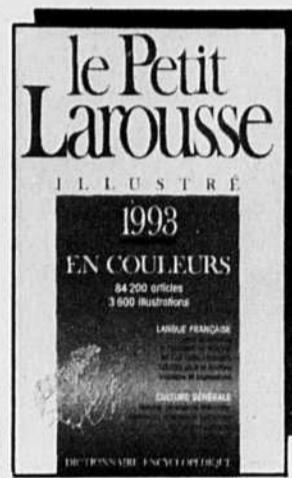
prévalut d'une permission qu'il attendait depuis trente ans, et que je lui avais toujours refusée. Mais je cherchais, en vérité, le prétexte pour écrire une oeuvre très longue à la première personne du singulier — et dans le style d'une fille de 20 ans (de mon milieu, et de la culture que j'avais déjà acquise en France et ici avec des institutrices françaises — la dernière se nommait Mlle du Haut-Cilly, une Bretonne — elle était de la tribu des Passillé — qui, Dieu soit loué ! a fait souche au Québec). Écrire au JE ! Quel avantage y a-t-il ? Cent ! Mille ! Tous les avantages imaginables. Et d'abord, celui de supprimer le portrait de l'artiste en Dieu-Tout-Connaissant.

☆☆☆

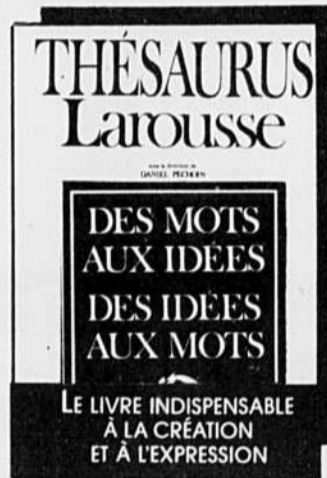
LA PLUPART de nos grands journalistes, un nombre intéressant de personnages politiques sans compter des artistes et des financiers ont honoré la Maison Chapleau en lui rendant visite ; en été plusieurs fois depuis que mon père avait fait creuser une piscine ; il aimait le travail manuel, nager, la chasse et la pêche ; monter à cheval

— sourira qui voudra : son sport d'hiver était l'équitation. Il aimait parfois bien manger, et surtout que les invités mangeassent bien. D'où l'importance d'engager des couples dont la femme était cordon bleu si possible, et à tout le moins éduquée. En tel cas, on faisait appel aux bonnes grâces de tante Baba, grande cuisinière, s'il en fut jamais. Mme Latour avait le bec fin — je n'ai pas connu de Françaises qui ne l'eussent pas... Sa contribution à la cuisine se bornait, quant à elle, à complimenter la cuisinière. J'étais devenue gourmette le temps de le dire, lorsque, pour notre malheur, l'oracle, l'augure en matière d'alimentation s'amena un beau jour et revint souvent, car toute la famille raffolait de lui : je parle du bon docteur Warren, grand, maigre, la tête en boule de billard, aussi lisse, aussi luisante et même corollée ; elle était rose. Ses yeux, derrière ses besicles : deux boutons de bottine très noirs. (Ah ! c'est vrai... il n'y a plus de bottines. On peut encore en voir au Musée McCord). Sa bouche longue, aux lèvres plates, son nez en tubercule... Pas joli mais gai, gentil, mange-curés, tapant sur l'Église comme sur une grosse caisse. Il mangea, se délecta. Puis il découvrit maintes lacunes alimentaires dans ce qu'on donnait à deux petites filles en pleine croissance. À l'encontre de leurs habitudes, mes parents devinrent les pires crédules, les apôtres sans remords de ce tortionnaire souriant, ce Raspoutine à ratelier que je souhaitais voir plonger dans le potage. Il décréta que (le déjà exécrable) foie de veau devait se manger rose, et, dégoûtation des dégoûtations, que dans un long ravier fussent mélangées à du beurre de cacahuètes au moins deux bonnes carottes râpées. Mme Latour, bien sûr, n'en mangea pas, les domestiques, nos parents, les invités n'en mangèrent pas ; ni même notre monsieur Saint-Loup chéri, qui venait presque toutes les fins de semaine, où lui sautaient au cou deux costaudes, deux Gauloises chevelues — et force besicles et tiraillements à lui arracher les bras. Quand on aime, on aime. Hélas, même nos mines pitoyables n'y purent rien. Deux fois par semaine, une tranche de foie de veau crue et une pâte granulueuse de ce que les Américains nomment *peanuts* mais qui ne sont pas des noix, (pantoute, pantoute...) (*La Maison Chapleau*, fragment)

Quand il s'agit de dictionnaires à bien meilleur prix



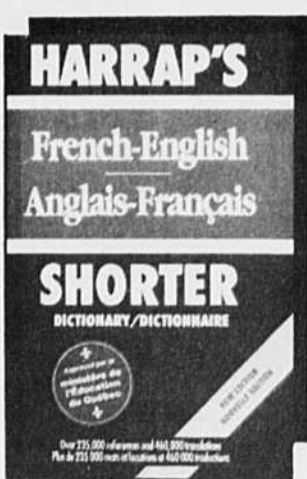
Prix ord.: 54,95\$
Le Parchemin 33,95\$



Prix ord.: 78,95\$
Le Parchemin 58,95\$



Prix ord.: 44,95\$
Le Parchemin 33,95\$



Prix ord.: 39,95\$
Le Parchemin 23,95\$

RÉDUCTION SUR TOUS NOS LIVRES*

LIBRAIRIE PAPETERIE

le Parchemin

MÉTRO BERRI-UQAM 845-5243

505 STE-CATHERINE EST, H2L 2C9

PRIX EN VIGUEUR JUSQU'AU 19 SEPTEMBRE 1992

* À L'EXCEPTION DES LIVRES MARQUÉS D'UN X

TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C. MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 TÉL.: (514) 524-5900 ou 525-5957



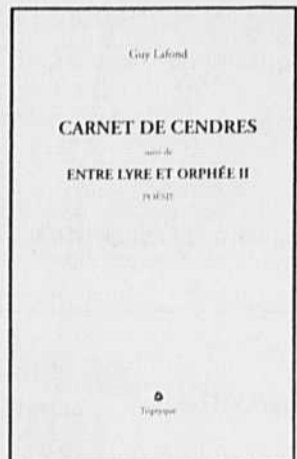
Tiziana Beccarelli Saad
Les mensonges blancs (récits), 71 p., 12,95 \$

Après *Les passantes* (récits, 1986) et *Vers l'Amérique* (roman 1988), l'auteur récidive avec ces trois nouvelles percutantes dont les thèmes et le ton gravitent autour des relations filiales et amoureuses. Mensonges par omission, maintenus dans le silence du mal être filial, les mensonges blancs s'érigent comme un voile entre les êtres.



Jeanne Painchaud
Le tour du sein (récits), 95 p., 14,95 \$

Tour panoramique? Ce collage de textes tantôt fantaisiste tantôt troublant réunit articles de journaux, journal intime et relations de voyage ; il dresse un portrait du sein en clair-obscur comme miroir du corps, de l'amour et du langage. Sein ou saint? Trois fois trente-trois tours étourdissants, là où Agathe, la narratrice, écrit... et puis disparaît.



Guy Lafond
Carnet de cendres suivi de Entre Iyre et Orphée II (poésies), 73 p., 14,95 \$

La réputation de l'auteur est incontestablement internationale. Grand poète de ce temps, il a déjà publié *J'ai choisi la mort*, *Poèmes de l'un*, *L'eau ronde*, *Les cloches d'autres mondes* et *La nuit émeraude*. Voici un extrait: « Un mot n'attend pas l'autre, il le devine, enclous dans l'encro fourvoyée entre ciel et terre. Le mystère hante la plume où l'homme se désavoue dans la syntaxe de son nom. Ressuscité chaque fois pour une mort nouvelle, le poème se fuit de mot en mot. » Une méditation très riche d'émotions.